

# Vestiges Oniriques

## Vestige 1.1

Les kilomètres défilaient sur le compteur. La jauge d'essence se vidait lentement. Dans les enceintes retentissaient les riffs endiablés de Blazon Stone, tandis que le soleil, déjà haut dans le ciel, donnait à ce mois d'Octobre une allure estivale. Jetant un regard dans le rétroviseur extérieur, je pus également m'apercevoir que j'étais seul sur la route, s'étendant sur des kilomètres en arrière. La journée commençait bien. Puis l'approche d'un panneau suffit à estomper ce sentiment. Seulement cent kilomètres me séparaient de cette ville. J'étais trop près. Bien trop près. La simple vue du nom de ce lieu que j'avais été contraint de quitter, laissant tout derrière moi, me remplit d'une profonde tristesse, mêlée à de la colère envers moi-même et mes sentiments. Mon ancienne vie tentait encore de me tirer vers le bas, m'assaillant de souvenirs que je m'étais pourtant efforcé d'enfouir. Il était déjà temps de refaire une pause. À présent concentré sur le défilement du décor sur mon côté droit, je scrutais la moindre apparition de panneau annonçant une aire de repos. Après plusieurs minutes d'attente insoutenable, au cours desquelles le disque recommença depuis le début, j'eus enfin le signe que j'espérais. Encore dix kilomètres à parcourir. Prenant mon mal en patience, je me focalisai sur la musique, et tentai de me vider la tête de mes idées noires le restant du trajet.

L'arrivée à cette aire de repos, bien qu'extrêmement classique, fut une grande source de soulagement. Une fois garé, je retirai mes lunettes de soleil, et restai là quelques instants, les yeux fermés, avant d'enfin me décider à aller m'acheter de quoi manger. La route avait été longue depuis ce matin, et l'envie soudaine de quitter mon ancien lieu de séjour m'avait fait oublier le petit déjeuner. Il fallait dire que je n'étais pas resté bien longtemps au même endroit depuis le début de mes vacances. Le fait de constamment rester en mouvement m'empêchait de penser, et pour la première fois de ma vie me faisait me sentir vivant. C'était d'ailleurs la première fois que je prenais des congés sur un coup de tête, partant seul à bord de ma voiture, passant de ville en ville sans réelle destination. Cela avait un côté vraiment grisant de découvrir tous ces lieux, toutes ces personnes avec qui j'étais d'ordinaire uniquement en lien via Internet. Je me redécouvrais, moi qui avais toujours été introverti et solitaire. Et c'était exactement ce dont j'avais besoin, après avoir manqué de sombrer dans cette ville, dont la seule indication sur un panneau suffisait à me déstabiliser. Mais

malgré tout, un gros besoin de me retrouver, savoir ce que je valais vraiment, se faisait également ressentir. Et ça passait parfois par des détails en apparence sans importance, mais que je me devais accomplir seul. Comme ce voyage.

Me dirigeant vers le restaurant de l'aire, écouteurs aux oreilles, je laissais mon esprit vagabonder, et fantasmer ce lieu dans lequel je m'étais arrêté. L'idée que je m'en faisais était d'ailleurs bien plus intéressante que sa morne réalité. J'avais toujours eu un certain intérêt pour ces poches de vie, que je m'imaginai au milieu de nulle part, points de passage éphémère pour voyageurs en tous genres. Une halte au cours de leurs longs trajets, au cours de laquelle il leur était possible de se restaurer, et éventuellement partager leurs récits de voyages avec d'autres nomades. Un peu à la manière d'une auberge dans un jeu de rôle médiéval en quelque sorte. La réalité était bien évidemment toute autre, mais il était très important pour moi de continuer à rêver. Pour aller de l'avant et voir le monde à ma façon. Afin d'allonger ce moment de flottement que j'appréciais tant, je me décidai à faire le tour de l'aire, qui à ma grande surprise contenait un bassin et un petit bois. Au cours de ma balade en direction du plan d'eau, une forme singulière attira subitement mon attention. Surplombant les cimes des arbres, se dressait ce qui semblait être une tour en ruines, aux massifs blocs de pierre, vestige d'un passé oublié. Exactement le cadre dont j'avais besoin pour éviter de penser et me laisser aller.

À mesure que j'avancais sur le sentier, mes pensées revenaient sans cesse vers cet édifice hors du temps, qui jurait totalement avec le reste du paysage. Ma curiosité grandissante me poussait à aller explorer plus avant, mais la faim eut raison de mes plans. Je me décidai finalement à retourner au restaurant. Après tout, rien ne m'empêchait de rester quelques temps à cet endroit, d'autant plus qu'il était doté d'un petit hôtel, un peu à l'écart du reste. Je reviendrai cette nuit, lorsque l'obscurité me soustraira au regard des autres, et que l'ambiance s'y prêtera mieux. En attendant, j'allais profiter de mon premier repas de la journée, et réserver ma chambre. La route m'avait plus fatigué que prévu. D'autant plus que cela faisait des semaines que je négligeais mon sommeil, restant constamment en activité pour chasser la dépression. Mon corps avait fini par réclamer son dû, et en l'absence d'autre chose à faire avant ce soir, je n'allais pour une fois pas m'y soustraire.

Enfin de retour à la station, je repensais encore à cette énigmatique tour m'ayant tant intrigué. Son emplacement me paraissait irréel, tel un fragment de mon imaginaire qui aurait fini par créer une brèche dans la réalité. Moi qui passais le

plus clair de mon temps dans mes pensées, sa vision m'avait procuré une certaine joie mêlée à de l'appréhension, tant son existence même me paraissait refléter mes songes. Combien d'heures passées à fantasmer une époque que je n'avais pas connue, à remplir les zones floues de l'histoire de délires sortis de mon esprit, moi-même ne saurais le dire. Et la simple idée d'explorer ces antiques ruines, avec pour seule lumière la clarté de la lune, me plongea à nouveau dans une de ces rêveries, dans lesquelles ma conception même du monde s'en trouvait altérée.

Tiré de mes songes par la voix faussement joviale du serveur, je remarquai avec incrédulité que j'avais déjà rejoint le restaurant et m'étais assis à une table libre. Face à mon incompréhension, celui-ci s'impacienta, me toisant de son regard inquisiteur. Ainsi m'empressais-je de commander pour le faire partir, l'impression de jugement dans le regard des autres m'étant difficilement supportable.

Une fois servi, je mangeai en silence, nerveux à l'idée que l'attention puissent se tourner vers moi, puis me dirigeai vers la sortie, dans l'optique de me reposer quelques heures. Juste avant de quitter la cafétéria, un homme étrange entra à ce moment, attirant mon regard. Il avait les cheveux mi-longs, une barbe fournie et mal entretenue, et portait un long manteau imperméable dans un état déplorable. Mais ce qui retint vraiment mon attention furent ses yeux aux pupilles dilatées, lui donnant un regard totalement fou, ainsi que son large sourire dévoilant des dents en aussi piteux état que le reste. Sa présence même inspirait le malaise, et je me figeais malgré moi lorsqu'il parvint à mon niveau, bien qu'il ne m'accordât pas la moindre attention, pas même un regard. Une fois qu'il se fut éloigné, je restais immobile encore quelques secondes, décontenancé par la scène si étrange qui venait d'avoir lieu. Puis, lentement, je me remis en route vers l'hôtel. Cette curieuse rencontre m'avait plus que jamais donné envie de dormir, histoire d'avoir l'esprit tranquille pour mon excursion de cette nuit. Mais tout de même, je ne pus chasser de mon esprit cet homme à la dégaine vraiment étrange et à l'expression si dérangeante, qui encore une fois ne paraissait pas à sa place. Comme s'il venait d'ailleurs. D'un autre plan d'existence. Evidemment, ça pouvait également n'être qu'un simple voyageur excentrique, mais l'impression de profond malaise que j'avais ressenti à son approche peinait à s'estomper. Et ce malgré le tour du bassin d'eau que je refis par la suite, faisant même un crochet par le petit bois qui en bordait l'une des rives. Du moins, c'était mon intention. Car il s'avéra que le bois était bien plus dense et étendu que prévu.

La fatigue m'avait à présent totalement abandonné. D'abord légèrement agacé, je commençais à paniquer à mesure que mes sens me jouaient des tours, au point de complètement tourner en rond. Aucun sentier tracé, aucun balisage, juste une végétation touffue et anarchique me faisant perdre tous mes repères. Les arbres masquant en grande partie la lumière du jour, j'avais également commencé à perdre la notion du temps. Et je finis par errer sans but dans cette flore labyrinthique, totalement coupé du monde extérieur et à présent seul avec mes pensées. À présent incapable de retenir le flot d'émotions que je maintenais d'ordinaire en m'occupant l'esprit, mes plus sombres souvenirs revinrent à la charge, m'assaillant telle une multitude d'aiguilles me perforant le cœur. Plus j'avancais et plus il m'était difficile de tenir debout, tant le regret et la tristesse m'accablaient. Quelques temps plus tard, mes jambes finirent par céder et emporter mon corps, qui s'affaissa lourdement au sol. Et je restai là, avachi à même la terre tapissée de feuilles mortes, à évacuer la douleur de la seule manière qui n'ait jamais fonctionné. Les minutes passèrent, longues et pesantes.

Puis, après un moment qui me parut être une éternité, une légère brise, passant dans mes cheveux, me fit relever péniblement la tête. Hébété, j'entrevis à travers les branchages une vaste plaine, faiblement éclairée par la lune. A quel moment avais-je atteint l'orée de la forêt ? Lors de ma chute, j'étais pourtant persuadé de m'être complètement perdu au cœur des bois. Incrédule, je me relevai avec peine, prenant appui sur un tronc relativement fin à portée de main. D'un pas hésitant, je sortis de sous les arbres, pour m'apercevoir avec stupeur que la nuit était déjà tombée. Et là, trônant en haut de sa large bute herbeuse, se dressait l'immense tour délabrée que j'avais entre-aperçu à travers les arbres quelques heures plus tôt. Sa surface globalement lisse, craquelée à de multiples endroits, laissait néanmoins deviner d'imposantes gravures à sa base. Elle était surmontée d'une plateforme en grande partie effondrée, aux singulières colonnes courbées, relativement fines mais magnifiquement ouvragée. Du moins, c'était l'idée que je m'en faisais, leur état de détérioration avancée ne me laissant apercevoir que les restes des statues humanoïdes les surplombant. Ce curieux bâtiment était coiffé d'un dôme octogonal recouvrant toute sa surface, partiellement effondré lui aussi. Une architecture vraiment particulière, mais qui m'intrigua d'autant plus. Je me décidai donc à m'approcher et en faire le tour, histoire d'inspecter les environs.

Le vent, à présent glacial, filtrait à travers mon pull, me faisant frissonner. Trop habitué au temps radieux de ces derniers jours, je n'avais pas pensé à me couvrir davantage, et commençais très sérieusement à le regretter. Il allait vite falloir

me trouver un abri du froid. La tour ferait l'affaire, à défaut de vraiment me réchauffer, cela m'offrirait une protection non négligeable face aux vents acérés. Et au vu de l'extérieur, il me tardait de l'explorer pour en dévoiler tous les secrets. D'un pas pressé par l'atmosphère glacée qui régnait aux alentours, j'avancais dans la plaine, pour assez vite me retrouver au pied de la tour, qui à ma grande surprise dégageait une chaleur douce et diffuse. Son rayonnement salvateur m'intrigua de plus belle, mais après une brève inspection autour de l'édifice, aucun accès à l'intérieur n'était possible. Pas une seule porte. De plus, les gravures s'étendaient sur toute la surface de la base, sans discontinuer. À la lueur de la lune, je pus y discerner quelques formes que le temps avait épargné, ainsi que des caractères qui m'étaient inconnus, semblant provenir d'un alphabet oublié. La vision de ces représentations d'un autre temps était à la fois profondément rassurante et extrêmement dérangeante. Ainsi en détournais-je le regard pour observer la forêt dont je venais. Ce que j'y vis me déstabilisa encore plus.

Devant mes yeux s'étendait une véritable mer d'arbres, aussi loin que pouvait se porter mon regard. Au loin s'étendaient de vastes chaînes de montagnes aux sommets enneigés. L'aire de repos n'était plus du tout visible, comme si elle n'avait jamais existé. Rien de ce qui se présentait devant moi ne m'était familier. Abasourdi, je restai là un moment, immobile, à fixer l'horizon. Puis, nonchalamment, je me laissai tomber en arrière, amortissant légèrement ma chute, pour me retrouver étalé de tout mon long dans l'herbe. Le ciel étoilé, complètement dégagé, s'offrait à présent à mon regard. La tour, également présente dans mon champ de vision, semblait s'étirer vers les étoiles. La fatigue commença à me gagner, la chaleur ayant commencé à doucement réchauffer mon corps. Puis, fixant toujours le ciel, je me sentis partir peu à peu. Alors que j'étais au bord du sommeil, l'impression d'élévation de la tour vers les étoiles se fit plus vive encore, mais ne put me maintenir éveillé. Et je sombrais au plus profond de mes songes, bercé par le bruissement des feuilles de cette gigantesque forêt.

## Vestige 1.2

Là, au milieu du chaos, je dérivais. Rien autour de moi ne me paraissait familier. Les formes, les couleurs, tout semblait en mouvement constant. Dans mes oreilles, un bourdonnement lointain se faisait faiblement entendre, semblant provenir de toutes les directions. Mes repères dans l'espace en étaient même brouillés, et il m'était impossible de savoir dans quel sens je me trouvais, ou s'il y avait même un référentiel. Le flot de mes souvenirs peinait à se stabiliser, mes pensées s'enchevêtrant les unes aux autres. Je n'étais même pas sûr d'être encore en vie, ou même d'avoir déjà existé. Mais paradoxalement, je me sentais bien. Extrêmement bien. Toute l'emprise de ma vie, induite par mon enveloppe charnelle, n'avait plus lieu d'être ici. L'existence même n'avait plus de sens. Et je souhaitais à présent dériver à jamais, perdu au milieu de ces immenses masses en mouvement, aux couleurs indescriptibles et aux formes inconnues. Avais-je toujours été ici ? Mes rares souvenirs provenaient-ils d'ailleurs, d'une autre vie ? La seule certitude que j'avais, c'était qu'à présent j'en étais loin. Très loin. Plus loin encore que le cosmos. Dans le chaos, où toute chose finit par arriver, où le temps n'a plus sa place. Peu à peu, je me laissais totalement aller, partant à la dérive au gré des fluctuations des environs.

Alors que mes dernières pensées s'apaisaient, une seule idée me resta en tête. Cette étrange tour, aux gravures d'un autre temps, reposant dans son immense clairière, abandonnée au milieu d'une forêt sans fin. Malgré tous mes efforts, il m'était impossible de me défaire de cette idée. Et plus je m'y employais, plus l'image se précisait dans mon esprit, occultant le reste. Ce qui n'était jusqu'alors qu'une simple gêne commença à me déstabiliser, me faisant osciller entre les masses, elles-mêmes se mettant à palpiter frénétiquement à mon approche. Le bourdonnement se mua en bruit blanc, ponctué de grésillements suraigus, semblables à des cris, synchronisés sur les palpitations des étranges formes. Je tentai de porter les mains à mes oreilles, avant de m'apercevoir qu'elles étaient absentes. Comme l'intégralité de mon corps. J'étais littéralement une de ces choses informes aux couleurs improbables. Mes sentiments eux-mêmes semblaient ne plus exister, et malgré l'horreur qu'une telle situation aurait imposé à mon esprit, je restai malgré tout calme. Seule la pensée de cet édifice perdu m'animait, et semblait déstabiliser ce que j'étais devenu, ainsi que mes semblables à proximité. L'image se fit plus forte, ainsi que le bruit alentour et

le mouvement des entités chaotiques autour de moi. Puis, après ce qui me parût être une éternité – notion pourtant insensée ici – je ressentis une étrange sensation, comme si mon esprit lui-même chutait. Comme s’il tentait de se reconnecter avec un semblant d’existence. À ce moment-là, tout s’effondra autour de moi. Les imposantes masses instables perdirent leur substance, se désagrégeant à une vitesse aussi improbable que leur existence même. Et je tombai. Le flot des couleurs fit bientôt place à un vide oppressant, sombre et sans la moindre présence de son. Le temps passa, et ma chute semblait ne pas finir. Puis, de manière à la fois naturelle et brutale, je m’arrêtai. Et j’entendis le vent dans les arbres.

Il se passa encore un certain temps avant que je ne me risquai à ouvrir les yeux, encore incertain de mon retour. Quelle ne fut pas ma surprise quand la première chose que je vis fut un ciel orangé, tirant vers le rouge, tel un coucher de soleil sans fin. Me relevant péniblement, je constatai à nouveau que rien ne m’était familier. J’avais atterri dans une vaste plaine couverte d’une herbe aux teintes cuivrées, comme si le soleil l’avait intégralement brûlée, malgré sa texture agréablement douce. À ma gauche, la mer, bordée par d’immenses falaises escarpées, faites d’une roche extrêmement sombre, semblable à de l’obsidienne. À ma droite, la forêt aux innombrables arbres sombres eux aussi, d’où émanait le bruit du vent à travers les branchages. Et face à moi, au loin, se dessinait un immense château à l’architecture se rapprochant du néogothique. Si sa taille le rendait bien entendu impossible à rater, ce fut une autre particularité qui attira mon regard. Chacune des parties supérieures dont il était composé paraissait en mouvement constant, se réimbriquant aux autres dans un ordre aléatoire. Le profond sentiment de malaise que je ressentis à sa simple vue me conforta dans mon choix d’éviter à tout prix cette direction. Et ce ne furent pas les faubourgs à sa périphérie qui me rassurèrent. L’endroit paraissait totalement désert, comme si la mort elle-même y avait élu domicile. On remarquait çà et là quelques traces de vie, preuve d’une activité en des temps reculés. Des charrettes chargées de tonneaux, abandonnées par leurs propriétaires, ou encore de gigantesques étals, contenant encore un semblant de produits, témoignaient d’une agitation soudaine et inattendue de la part de la population. La ville elle-même avait trouvé la mort. Détournant hâtivement mon regard de ce lieu sans âme, rongé par la désolation, je me décidai à regarder ce qui se trouvait derrière moi.

Sans grande surprise après tout ce que j’avais vu, la tour se tenait toujours au même emplacement, me toisant de toute sa hauteur. Elle paraissait en bien

meilleur état ici, et hormis les gravures à sa base, était même totalement différente. En lieu et place de la plateforme à son sommet était perchée une imposante flèche, semblable à celles d'une église, bardées d'une multitude de structures semblables aux formes variées, et terminées par des pointes effilées. Ce changement dans sa forme, bien qu'étrange, ne me choqua pas outre mesure. L'intégralité du paysage dans lequel je me trouvais était bien assez déstabilisant, avec son allure presque apocalyptique. Pourtant, malgré le château et ses environs, cet étrange décor m'inspirait une relative tranquillité. Le lointain bruit des vagues se brisant sur les rochers en contrebas, accompagné par le bruissement des feuilles m'apaisaient. Les étonnantes nuances de couleurs que m'offrait ce lieu inconnu me donnaient l'impression d'évoluer en plein rêve, et mes sens s'en trouvaient affutés. Jamais de ma vie je ne m'étais senti aussi vivant, et ce malgré l'absence totale de vie aux alentours. Et étonnamment, aucune pensée négative provenant de mon ancienne vie ne put m'ôter ce sentiment. Il me fallait explorer cette étrange contrée, peut-être y comprendrais-je la raison de cette béatitude soudaine. Et en l'absence d'autre choix, c'était la seule option que j'avais. J'entrepris donc ma route sur le sentier derrière la tour, le cœur léger et la démarche assurée, en direction de l'inconnu.

Cela devait probablement faire deux heures, peut-être plus, que j'arpentais le chemin, sans pour autant noter de réel changement de décors. Les massifs montagneux se succédaient derrière cette forêt qui n'en finissait pas, et l'escarpement se perdant dans la mer semblait s'étendre aussi loin que pouvait se porter mon regard. Un bref coup d'œil au ciel ne m'en appris pas davantage. Depuis mon arrivée, aucune évolution ne l'avait affecté, et son énigmatique couleur arborait toujours le même éclat. Il m'était donc impossible d'évaluer correctement le temps qui s'était déjà écoulé en ce lieu. Légèrement nerveux, je me retournai pour observer la tour, seul point de repère auquel je pouvais m'accrocher dans ce paysage si déroutant. La stupeur fut d'autant plus grande quand je constatai qu'il n'y avait rien derrière moi, si ce n'était exactement la même chose que ce qui s'étendait de l'autre côté. La même chaîne de montagnes se perdant dans l'horizon, bordée par la même épaisse forêt, et toujours ces mêmes falaises plongeant dans une mer sans fin. Plus possible de faire marche arrière. J'étais totalement perdu. Et ce fût à ce moment que mon anxiété revint de plus belle. L'extrême bien-être que j'avais pu ressentir quelques temps plus tôt rendit ce sentiment bien plus écrasant, et je dû me faire violence pour parvenir à me calmer.

À présent étendu dans l’herbe douce aux reflets ocres, je fixais ce ciel sans nuances aux allures de soleil couchant éternel. Le temps passa, et mes sentiments s’apaisèrent. Après un long moment, je me relevai enfin, prêt à me sortir de cette situation. Si la partie dégagée des terres ne donnait rien, autant m’enfoncer dans les bois. Dans la perte de contrôle de mes émotions, j’en avais oublié cette éventualité. Bien qu’au premier abord, cette immense forêt sombre et épaisse ne m’avait absolument pas inspiré confiance, force était de constater que c’était la seule option valable actuellement. Ou alors me jeter du haut de la falaise pour m’écraser sur les rochers en contrebas, ce que je préférais éviter pour le moment. Avant de m’y aventurer, je scrutais encore une fois les environs, m’attardant sur la cime des arbres, repensant à la tour de l’aire de repos, un apparente éternité plus tôt. La luminosité étrange des lieux, due aux nuances de couleurs particulières que donnait le ciel, ne me permettait pas de discerner correctement d’éventuelles anomalies dans l’uniformité de la forêt, mais quelque chose m’intrigua. Parsemant cette mer d’arbres en son centre, ce qui semblaient être de longues structures effilées et légèrement courbées se dressaient fièrement en direction des cieux. Leur allure menaçante, même à cette distance, me fit à nouveau hésiter quant à mon choix de traverser la forêt, mais une dernière pensée à la vertigineuse falaise derrière moi me galvanisa, et je m’élançai d’un pas ferme en direction de cette vaste étendue boisée, sombre et inhospitalière.

Les branches basses m’éraflaient le visage alors que je m’enfonçais peu à peu dans les profondeurs de la forêt. La végétation très dense et le faible passage de la lumière à travers les branchages me poussaient à avancer à tâtons, et il m’arrivait régulièrement de trébucher, me prenant les pieds dans de noueuses racines apparentes. J’étais à nouveau totalement perdu. Mais cette fois-ci, la nouvelle force qui m’animait me permit de me focaliser sur mon objectif. Et ce malgré la chaleur et l’humidité qui régnaient aux alentours, donnant à ces lieux l’allure d’une jungle étouffante et obscure. La notion du temps m’échappait totalement, mais je commençais à m’habituer à la singularité de ce nouveau monde, à la fois anormalement changeant et désespérément immobile. Chaque nouveau pas se faisait avec une assurance croissante, et même mes yeux finirent par s’adapter à l’obscurité des environs. Peu à peu, je discernais les formes autour de moi, les arbres se précisaient et un sentier semblait même se tracer devant moi. Malgré tout, le temps paraissait passer indéfiniment, sans pour autant ces étranges structures dépassant de la forêt soient en vue. Je sentais tout de même que j’approchais. Tout autour de moi, dans les ténèbres insondables

des bois, retentissait le craquement des branchages, d'abord en provenance du sommet des arbres, puis arrivant peu à peu à mon niveau. Cette soudaine activité dans ce lieu en apparence dénué de vie me rassura les premiers instants, puis l'inquiétude finit par me gagner, quand je compris que les bruits convergeaient tous vers moi. Pressant le pas, je guettais à présent le moindre mouvement dans mon champ de vision, prêt à courir. Mon cœur se mit à cogner lourdement dans ma poitrine quand j'entrevis enfin l'origine de cette agitation.

On aurait dit des formes humaines, aux proportions anormalement grandes malgré un corps très fin. Certaines de ces choses étaient même suffisamment proches pour que je puisse constater avec effroi l'aberration de leur apparence. Elles étaient intégralement recouvertes de ce qui semblaient être des morceaux d'écorce effilés, telles des écailles, et leur visage, en tout cas à cette distance, paraissait inexistant. Le sommet de leur tête anormalement allongée était hérissé de cette même matière qui semblait les constituer. Leurs longs bras traînaient au sol alors qu'ils avançaient lentement vers moi, formant un cercle pour me bloquer les issues. Je devais faire vite si je ne voulais pas me retrouver coincé. La terreur que m'inspirait l'idée de me faire attraper par ces choses improbables me fit redoubler d'effort, et je m'élançai droit devant moi, sautant par-dessus les éventuels obstacles me barrant la route. Les environs se dégageaient peu à peu alors que je continuais de courir, la respiration sifflante, et je vis bientôt les abords d'une vaste clairière. Du moins, cela y ressemblait fort à cette distance. Jetant un dernier coup d'œil en arrière pour m'assurer d'avoir semé mes étranges poursuivants, je ralentis progressivement l'allure pour sortir des bois. J'avais enfin atteint la première zone à ciel ouvert depuis bien trop longtemps. Mes yeux mirent à nouveau quelques temps à se réhabituer à ce monde, baigné d'une lumière aux reflets rougeâtres. Alors que j'observais les horizons, je me rendis compte que j'avais inconsciemment atteint mon objectif. Devant moi, me menaçant de toute leur hauteur, se tenaient les étranges formes effilées, dont les sommets perçant cette sombre mer d'arbres m'avaient grandement intrigué avant de m'y aventurer. Elles semblaient taillées dans la même pierre noire dont étaient composées les falaises et les montagnes, aperçues au loin quelques temps plus tôt. Mais l'incroyable précision dans leurs angles, ainsi que l'improbabilité de leur structure, qui semblait tenir par miracle, m'inspira à nouveau un malaise croissant. Rien de tout ce que j'avais connu ne pouvait expliquer leur origine, et leur disposition totalement anarchique ne m'éclaira pas non plus sur leur utilité.

Elles étaient là, telle une forêt de pierre, toisant les cieux apocalyptiques de leurs multiples excroissances recourbées aux angles parfaits. Baissant les yeux, je pus également m'apercevoir que des cavités béantes se tenaient à leur base, se perdant dans les ténèbres. Une aura malsaine s'en dégageait, et le malaise alors déjà présent se fit plus encore intense, lorsque je me mis à imaginer ce qui pouvait se cacher là-dessous. Tentant de chasser ces idées de mon esprit, je me décidai à avancer au travers de cet énigmatique champ de pierres, passant en silence d'une formation à l'autre, scrutant le moindre recoin alentour. Au loin, j'entendais ces entités à l'apparence si singulière, même pour cet endroit, se rapprocher. J'accélérai doucement la cadence, de peur de réveiller quelque horreur venue d'un autre temps au moindre son trop bruyant. La traversée me parut, une fois de plus dans ce monde, interminable, alors que ces étranges structures me bloquaient partiellement la vue, me plongeant encore plus dans l'incertitude quant à ma destination. La fatigue commençait à me gagner, et j'entendais mes poursuivants gagner peu à peu du terrain à mesure que mon allure faiblissait. La peur ne suffisait même plus à me faire garder ma cadence, tant mes jambes peinaient à me porter à présent. Puis, me retournant encore une fois, je les vis de nouveau. Ils étaient là, leur tête sans visage semblant me fixer intensément, comme pour sonder mon âme, leurs bras trop longs rasant l'herbe tandis qu'ils se rapprochaient inexorablement. La clairière était à présent assez dégagée pour que je puisse me rendre compte de l'ampleur du danger. Quand j'étais encore dans la forêt, j'avais innocemment pensé qu'ils n'étaient qu'une poignée. Or, c'était à présent une véritable colonie, approchant inexorablement dans un silence angoissant malgré leur nombre. L'extrême monotonie de leurs mouvements accentuait la terreur qu'ils m'inspiraient, et je me préparais malgré moi à me faire submerger par ces monstruosité. Ils étaient à présent à quelques mètres, lorsqu'ils se figèrent tous en un instant. Me retournant, stupéfait, j'aperçus un peu plus loin une formation dénotant totalement avec le reste des environs.

C'était un large tumulus circulaire, formant un dôme parfait, et tapissé de la même herbe que je foulais depuis mon arrivée au pied de la tour. Sa forme familière me rassura légèrement, bien qu'il ne semblât pas avoir sa place en ces lieux. Une série de cercles tracés au sol, s'y entremêlant, donnait un aspect presque mystique à la scène. D'un pas hésitant, je traversai les premiers anneaux en direction de l'immense entrée, le cœur battant. Alors que j'arrivais bientôt à son niveau, une multitude de craquements se fit entendre dans mon dos, me glaçant le sang. Me retournant brusquement, je vis avec effroi ces monstruosité

défiant la logique se ruer dans ma direction, la démarche à présent totalement anarchique et profondément terrifiante. L'horrible bruit de leurs multiples déplacements me tétanisa, et je sentis à nouveau mes jambes peiner. Quoi qu'il se trouvât à l'intérieur, elles ne voulaient pas que j'entre. Je devais faire vite, mais mon corps tardait à réagir. Et il restait si peu à parcourir. Cette foule inhumaine avait déjà atteint les cercles lorsque je pus enfin retrouver un semblant de contrôle de mes membres. Ce fut avec toute l'énergie qu'il me restait que je m'élançai en direction de l'intérieur de ce tumulus interdit, la respiration plus saccadée que jamais. Passant le seuil dallé, je m'écroulai de tout mon long sur le sol de pierre froide à la taille parfaite. Il m'était à présent impossible de bouger, et je me préparai malgré moi à l'horrible conclusion. Mais au moment où cette horde improbable allait atteindre l'entrée, tout s'arrêta. Un silence de mort planait désormais dans ce large couloir faisant office de vestibule, et il me fallut du temps pour trouver la volonté de me trainer vers un des murs afin de m'y adosser, et ainsi avoir une meilleure idée de la situation dans laquelle je me trouvais à présent.

Ma respiration se bloqua quelques instants lorsque je découvris la scène figée à l'entrée du bâtiment. Ces abominations se tenaient juste devant le seuil, immobiles et silencieuses, telles d'hideuses statues. L'écorce qui semblait les constituer avait une apparence bien plus acérée, comme si elles étaient passées en phase d'attaque, et leurs longs bras pourvus de serres visiblement tranchantes étaient tendus vers moi. Leur posture agressive malgré leur paralysie me maintint en alerte encore quelques minutes, durant lesquelles je fus attentif au moindre mouvement, même le plus infime. Puis, ne notant aucune réaction, je me relâchai enfin pour souffler un peu. Depuis mon arrivée en ces terres désolées, je n'avais pas eu le temps de réfléchir à tous ces événements, à la fois effrayants et fascinants, vécus et subis malgré moi. Je me remémorai difficilement la haute tour au cœur des bois, dans cette banale aire de repos sur l'autoroute. Son apparence à la fois hors du temps et de la réalité, ainsi que son étrange pouvoir m'ayant projeté hors de mon morne quotidien. Néanmoins, j'avais beau faire tous les efforts du monde, il m'était impossible de me souvenir précisément du lieu de transit dans lequel j'avais eu cette si forte impression d'éternelle dérive. Les sensations étaient restées, mais les souvenirs s'étaient déjà étiolés, pour une raison qui m'échappait totalement, renforçant sensiblement son aura de mystère. Et à présent, j'errais dans ce monde inhospitalier, sans aucune idée de la direction à prendre, avançant à tâtons dans l'inconnu. Mais une chose était sûre à présent. Il m'était devenu impossible de

faire marche arrière. Fermant les yeux, je restai encore quelques instants immobiles, à profiter du calme apparent de cet endroit. A présent légèrement plus serein, je tournai la tête en direction du long couloir se perdant dans les ténèbres. Puis, difficilement, je me relevai enfin, prenant appui sur le mur, prêt malgré moi à m'enfoncer dans les profondeurs de cet édifice, encore plus vaste que son apparence le laissait croire.

Malgré l'absence de torches aux murs, ou d'une quelconque autre source de lumière, j'arrivais à me mouvoir sans aucune difficulté, comme si le lieu lui-même rayonnait d'un éclat bleuté. Pendant ma progression dans ce long couloir, me laissant porter au gré des embranchements, j'observais les murs, aux bas-reliefs ressemblant à s'y méprendre aux gravures présentes sur les tours. Ces mêmes glyphes incompréhensibles, ce style similaire dans les autres représentations, bien que les formes différassent quelque peu. On pouvait y discerner, à côté d'autres scènes plus difficiles à décrire, des cercles de silhouettes hérissées de pics aux longs membres pourvus de serres, autour du tumulus dans lequel j'avais trouvé abris. Des formes indescriptibles semblaient sortir de cette immense entrée, mais rien de ce que j'avais connu ne pouvait me l'expliquer. Tout ce que je pus en constater fut leur taille. Effroyablement immense. Le malaise s'empara à nouveau de moi, sachant que ces monstres étaient encore dehors. Je n'avais absolument aucun endroit où me cacher, dans le cas où ils s'animeraient à nouveau et exécuteraient quelque rituel obscur, semblable à celui visiblement gravé sur les murs. Et la simple pensée de croiser une des horreurs illustrées dans ces représentations, au détour d'un croisement, me glaçait le sang. Pourtant, je me devais d'avancer. Plus possible de revenir sur mes pas. Pressant l'allure, je restai aux aguets alors que je m'enfonçais plus encore dans les profondeurs de cet inquiétant dôme antique. Contrairement aux précédents lieux traversés, j'avais ici une étrange sensation qui semblait m'indiquer le chemin à emprunter, et à aucun moment je ne me perdis dans ce dédale aux proportions démesurées.

Parfois, il m'arrivait de passer devant d'énormes portes à double battants faites d'un métal inconnu, magnifiquement conçues, chacune comportant un symbole en relief en leur centre. Chaque fois que j'arrivais à leur niveau, une sensation d'extrême dégoût m'envahissait, me poussant à faire un écart et à redoubler d'allure. Ma curiosité avait certaines limites, et ce qui pouvait m'attendre dans ces salles inconnues les dépassait totalement. Après un long moment sans en apercevoir, je finis par me relâcher légèrement, sentant de surcroît la fin du chemin. Il ne me restait plus qu'à tourner à gauche, puis à marcher encore

quelques minutes. La connaissance de cette information, ainsi que sa précision, me dérangeaient profondément, mais pour l'heure seule comptait la sortie de ces sinistres couloirs, où régnait constamment la peur de voir surgir une abomination, que mon imagination ne saurait se figurer correctement. Arrivé au croisement, la sensation étrange que je ressentais habituellement à l'approche d'une de ces portes se fit bien plus vive qu'avant, me poussant à m'arrêter quelques instants. Lentement, je me tournai en direction de la source de cette si forte impression. C'était évidemment une autre de ces entrées si étrangement ouvragées, profondément scellée dans le mur, à environ trois mètres du sol. Un escalier aux marches anormalement larges l'y conduisait, encadré d'immenses colonnes semblables à celles que j'avais pu apercevoir sur la première tour, dans des dimensions bien évidemment colossales. Sur la porte était représenté un immense serpent affreusement difforme, se mordant la queue pour former un cercle parfait. Ses yeux semblaient me fixer d'une lueur mauvaise, donnant l'impression que cette simple gravure était dotée de vie. Il s'en dégagait une atmosphère pesante et extrêmement malveillante. Chaque seconde de plus passée à observer cette improbable scène me tétanisait de plus belle. Je devais bouger au plus vite.

M'arrachant tant bien que mal à l'emprise que ressentait mon corps à la vue de cette porte, trônant au fond de ce couloir cyclopéen, je repris le cours de ma route, néanmoins très anxieux à l'idée de ce qui se trouvait à présent derrière moi. À mesure que j'avancais dans le couloir, celui-ci rétrécissait, les murs prenaient peu à peu une apparence plus grossièrement taillée, et ce qui ressemblait à une épaisse brume grisâtre y flottait nonchalamment. Il ne me restait plus que quelques dizaines de mètres à parcourir avant d'y pénétrer, lorsque que j'entendis un long grincement strident derrière moi, suivi d'un léger courant d'air passant dans mon dos. L'horreur me gagna instantanément quand cette atroce sensation revint, plus intense que jamais, sachant ce qui se tenait au fond de la galerie. L'atmosphère changea radicalement, et même l'étrange luminosité qui régnait jusqu'à présent vira au rouge sombre. La température chuta considérablement, et le froid devint très vite insupportable, entravant peu à peu mes mouvements. Seul l'étrange voile de fumée devant moi semblait imperturbable. Il flottait là, doucement, comme s'il m'enjoignait à y entrer pour trouver refuge. Il restait si peu de distance à parcourir, et mon corps supportait de moins en moins les conditions extrêmes des environs.

Ce fut lorsque j'avais quasiment atteint, tant bien que mal, cet énigmatique brouillard qui semblait être ma seule chance de survie, que d'horribles

chuintements me parvinrent aux oreilles, tels les hurlements étouffés d'une abomination venue du fond des âges. Des pas lourds, mais néanmoins très rapides et étrangement nombreux, punctuaient ces ignobles sons déjà à peine supportables. Encore deux mètres. Ce qui me pourchassait se rapprochait à une vitesse affolante, à tel point que je pouvais ressentir sa masse probablement atrocement grotesque s'appuyer sur les murs derrière moi. Un dernier mètre, et tout s'arrêterait. Au moment où j'entrai enfin dans la brume, je pus clairement ressentir un souffle rauque tout près, trop près, et les susurrements à mes oreilles résonnèrent dans tout mon corps. Puis, tout s'arrêta. Les horribles grognements, la température extrêmement basse, et même cette ambiance pesante, teintée d'un rouge menaçant. J'avançais à présent sans un bruit, comme flottant dans cet épais brouillard qui m'enveloppait complètement, m'empêchant de voir à plus d'un mètre autour de moi. Le soudain calme que m'inspirait ces nouveaux lieux me déstabilisa quelque peu, mais après ce que je venais de vivre, me plongea dans une quiétude comme rarement j'en avais ressentie. Il y avait dans cet étrange voile fantomatique un climat, qui me ramena à des souvenirs brumeux et invraisemblables, dans lesquels je dérivais, seul, au cœur d'un lieu parsemé de formes aussi improbables qu'instables. J'eus beau me forcer, il m'était absolument impossible de me remémorer l'origine de ces images, à la fois si précises et volatiles. Exténué, je finis par me laisser porter. Et à nouveau, je dérivai.

## Vestige 1.3

Puis, dans le lointain, j'entendis la pluie. Ce fut tout d'abord un son presque imperceptible, se faisant ensuite plus clair à mesure que j'approchais doucement. En temps normal, je me serais questionné sur l'origine de ces précipitations au cœur de cette apparente caverne, à des kilomètres sous la surface, mais le brouillard autour de moi n'y avait pas non plus sa place. Aussi me contentais-je donc d'attendre que celui-ci s'estompe progressivement, afin de découvrir ce nouveau lieu dans lequel j'avais atterri. Lentement, je discernai bientôt des parois rocheuses naturellement creusées par l'érosion, ainsi qu'une cavité donnant sur l'extérieur, à la lumière pâle et teintée de gris. Définitivement sorti de la brume, j'arrivai au niveau de la sortie de cette large caverne, et me penchai en avant pour y observer le lointain. Devant moi s'étendait une vaste plaine aux allures de désert, à la différence que le sable était d'un gris clair, semblable à du sel. Une pluie s'abattait doucement sur ce paysage désolé, et un peu plus loin en contrebas se tenait une cité. Une magnifique cité de pierre, dont le style s'approchait vaguement de la Renaissance, mêlé à celui de la Grèce Antique, trônant fièrement sur un imposant plateau rocheux, à plusieurs dizaines de mètres du sol. L'érosion l'avait également profondément attaquée, lui donnant un aspect friable, comme si un seul toucher suffirait à la faire se disperser au gré des vents. D'imposants murs d'enceinte aux désormais multiples ouvertures la ceignaient intégralement, protégeant son centre, dont les immenses bâtiments et tours présentaient un style plus travaillé malgré les ravages du temps. Les toits d'ardoises et les imposantes colonnades, bien que détériorés, donnaient une apparence majestueuse à l'ensemble. J'y distinguais notamment un immense édifice circulaire, semblable à un temple, dont les similitudes architecturales avec la tour m'ayant initialement transporté m'intriguèrent. Les faubourgs s'épandirent tout autour, au-delà des murailles, présentant des bâtisses bien plus rudimentaires, et en bien piètre état en comparaison du reste de la cité. Et à nouveau, la vie semblait avoir quitté ces lieux. Il y régnait une aura à la fois sinistre et fantastique. La distance m'empêchait d'observer des traces d'activité, comme il en fut le cas avec les alentours de cet étrange château instable. Levant les yeux vers le ciel, je réprimai un léger cri de surprise.

Au-dessus de ce désert de sel, en lieu et place du ciel, se tenait un immense océan, se perdant dans l'horizon. Une faible lueur bleutée s'en dégageait, tel un simulacre anormalement étendu de soleil. Après quelques minutes de contemplation, d'abord abasourdi puis curieux, je me décidai à descendre vers cette ville perdue au milieu du sel. Il me fallait m'approcher, ainsi en saurais-je plus sur ce nouvel endroit improbable. Empruntant une volée de marches taillée à même la pierre, je descendis doucement, jetant par moment un coup d'œil en l'air, inquiet à l'idée que cet immense réservoir d'eau puisse reprendre une gravité normale et déferler sur les environs, m'emportant au passage. Les gouttes d'eau salée commençaient à couler lentement sur mon visage alors que j'approchais du bas de cet escalier de fortune. J'avais toujours aimé la pluie. Pour une raison que j'ignorais, elle avait le don de m'apaiser, et ce que je me trouve en dessous, ou seulement en entendant le bruit des gouttes contre les vitres. L'ambiance changeait alors radicalement, me mettant dans un état de paix absolue. C'était pourquoi même avec une mer infinie au-dessus de la tête, j'étais relativement serein, apaisé. L'esprit tranquille, je mis le premier pied sur le sel qui tapissait les lieux, et entamai ma route vers l'immense ville perdue au milieu de ce désert grisâtre. M'approchant du haut plateau sur lequel reposait la cité, j'aperçus légèrement plus loin une pente douce, montant vers celui-ci. Il semblait par la suite serpenter le long de la roche et déboucher vraisemblablement sur les faubourgs. Mais à mesure que j'approchais, mon corps fatiguait à marcher dans le sel, et la pluie n'arrangeait rien. Je me sentais de plus en plus lourd, et mes vêtements, imbibés d'eau, m'indiquaient que j'avais marché depuis plus longtemps que je ne pensais. Heureusement, j'arrivai enfin à la base de ce sentier, et en profitai pour m'abriter dans un renfoncement dans la roche, repéré un peu plus tôt. J'en profitai donc pour me reposer un peu. L'ascension allait être longue, et me demanderait d'être pleine capacité de mes moyens. Après avoir trouvé une position relativement confortable, je fermai lentement les yeux, me laissant bercer par le bruit des gouttes s'écrasant doucement dans le sel et contre la pierre.

A mon réveil, la pluie tombait toujours, avec exactement la même intensité, comme si le temps ne s'était même pas écoulé. Toujours ce son monotone, et malgré tout apaisant. Relevant la tête, je pus également constater qu'il faisait encore jour. Seule la pluie apportait du mouvement à ce paysage désert, vraisemblablement vidé de sa mer, à présent bien loin au-dessus de celui-ci. Lentement, je me redressai pour m'adosser contre la paroi de cette alcôve me servant d'abri de fortune. Encore une fois, j'avais atteint un bien curieux

endroit, que rien de ce que j'avais connu ne pouvait expliquer. Mon désir si ardent de fuir mon ancienne vie avait peut-être été entendu par quelque divinité inconnue, qui avait jugé bon d'accéder à ma requête à sa manière. Ou alors était-ce mon esprit dément qui se figurait toutes ces choses improbables. Mais ces étendues, aussi étranges que fascinantes, paraissaient si réelles qu'il me serait bien impossible d'imaginer tout ça avec autant de précision. Les monstruositées que j'avais vues ou même juste entendues, les horribles sons qu'elles avaient émis, et même les vifs sentiments que j'avais ressentis alors, rien de tout ceci n'aurait pu être le fruit de mon imagination. Mes vêtements trempés me collant à la peau en étaient d'ailleurs une preuve supplémentaire. Et à nouveau, je repensai à ce moment où tout m'avait paru si étrangement calme, et dont les souvenirs semblaient si brumeux. Je me revoyais flotter au milieu de masses indicibles aux couleurs impossibles, se mouvant de manière totalement anarchique, mais avec une tranquillité déconcertante. Un seul concept me vint pour décrire ces lointaines bribes de ma mémoire : le chaos. Il m'était malgré tout impossible de comprendre ce que cela impliquait. Chassant cette idée de mes pensées, je me relevai enfin, prêt à débiter mon périple vers cette antique cité perchée au-dessus du sel.

M'appuyant contre la paroi rocheuse, je montais peu à peu le sentier, m'efforçant de ne pas regarder le vide qui s'étendait à ma droite. La pluie rendait la tâche plus ardue, et je manquai de trébucher à plusieurs reprises, glissant sur le sol de pierre brute aux multiples aspérités. À mesure que j'approchais de mon objectif, je ne pouvais m'empêcher de me questionner sur ce que je comptais y trouver. Même depuis la caverne, j'avais pu constater l'inactivité des lieux, et à en juger par l'état des bâtiments, cela faisait même un long moment que la vie les avait quittés. Mais je ne pouvais malgré tout réprimer ma curiosité dévorante, qui me poussait à explorer cette ville à l'allure si singulière. C'était ce que j'avais toujours recherché. Un voyage fantastique me menant là où même mon imagination ne parviendrait à le faire. Pour enfin me sentir vivant. Cette simple idée me parcourra d'un frisson, et me redonna les forces nécessaires pour affronter le reste du chemin, que je passai à fixer mes pieds, ne pensant à rien d'autre qu'à l'arrivée. Après avoir marché une bonne heure, je vis la courbe de la route s'aplanir peu à peu, puis se muer en une surface plus étendue et intégralement plane. Relevant la tête, je pus enfin voir les imposantes mais désormais fragiles bâtisses, se tenant à seulement quelques mètres de moi. Leurs structures, bien plus simples que celles de la ville « haute », affichaient une architecture pratique, laissant peu de place à l'excentricité. Elles étaient

composées d'un toit à pente unique tapissé d'ardoise ainsi que d'un porche à l'entrée. Le reste était d'une banalité extrême, à l'exception des fenêtres, toutes circulaires, dont aucune vitre n'avait survécu aux ravages du temps. Les portes en bois massif, défraîchies, pendaient pour la plupart sur les rares gonds restants et portaient de curieuses marques, profondes et anormalement nettes. Ces entailles prenaient généralement toute la largeur, voire longueur des portes dans la diagonale, et étaient toujours au nombre de trois et parallèles, telle d'énormes griffures. La précision et l'incroyable puissance des coups me laissèrent perplexe, mais leur état indiquait que ce qui avait saccagé ces maisons avait quitté les lieux il y a bien longtemps. Et ce que j'avais vécu dans ce monde aux teintes sanguines m'avait néanmoins quelque peu endurci. Aussi n'y accordais-je que peu d'attention, préférant scruter l'intérieur des maisons depuis les fenêtres.

Après avoir inspecté plusieurs d'entre elles, une seule chose attira mon attention. Chacune possédait un étrange appareil, intact malgré le chaos qui y régnait. Les tables, les armoires, les lits, tout avait été détérioré au fil des âges, sauf cet énigmatique objet, reposant à chaque fois sur une commode similaire. Il avait l'apparence d'un gramophone, auquel on aurait troqué son cône d'amplification pour une sorte de parabole de cuivre, m'évoquant vaguement celle des télescopes. Un système mécanique aux rouages apparents et complexes était visible à l'emplacement où aurait dû se trouver le plateau tournant. Mais le plus étrange dans tout ça fut qu'ils semblaient en mouvement. Comment un quelconque appareil pouvait encore fonctionner aussi bien, et ce visiblement des années après le départ de habitants des lieux, cela m'échappait complètement. Et son aspect si singulier ne m'apprit rien sur son utilité. Encore ignorant des particularités de ce nouveau lieu, je préférerais ne pas m'en approcher, me persuadant qu'ils devaient être là pour une raison qui m'échapperait dans tous les cas. Et je ne comptais également pas laisser de trace de mon passage ici, souhaitant laisser les environs dans cet état, figé dans le temps. Je me décidai donc à continuer mon chemin en direction de la partie fortifiée de la ville, convaincu d'y trouver plus de réponse à la foule d'interrogations qui se bousculait dans ma tête. Ce nouveau « monde » était vraiment aussi étrange et déroutant que le précédent. Alors que je marchais lentement entre les maisons, je débouchai bientôt sur une large place ouverte, aux allures de marché, mais aux étals intégralement vides. Et là, entre ces tentes et autres comptoirs en bien piètre état, je distinguai de grandes formes, semblables à des statues

humanoïdes. Perplexe, j'approchai de la plus proche et ne pus retenir un cri lorsque je pus enfin la discerner correctement.

Haute de près de deux mètres, elle avait globalement l'apparence humaine, malgré un visage très proche de celui d'un lézard, ainsi que des mains pourvues de petites griffes effilées. Elle était vêtue d'une banale tunique retenue par une ceinture à large boucle, d'un pantalon à lacets ainsi que de bottes à multiples attaches parallèles. Mais ce qui attira mon attention furent sa posture de fuite désespérée, ainsi que l'expression d'extrême horreur marquée sur son visage. Elle paraissait bien trop expressive pour n'être qu'une simple statue. D'autant plus que la pierre qui semblait la constituer dénotait totalement avec le reste du paysage. Elle était d'une couleur très similaire à la pierre sombre présente dans l'étrange terre que j'avais quitté quelques heures plus tôt. Balayant la place du regard, je pus m'apercevoir que toutes ces « statues » étaient similaires, et semblaient fuir la route qui menait aux portes de la ville haute, grandes ouvertes depuis l'intérieur et marquées de la même manière que les maisons derrière moi. Un frisson me parcourra le corps à l'idée que les choses capables de tels ravages puissent encore occuper les lieux. Mais j'eus beau tendre l'oreille, les seuls sons qui parvinrent à mes oreilles furent celui de la pluie, comme toujours, ainsi que du mouvement des vagues dans le lointain, très haut au-dessus de ma tête. Nerveux, je restai encore quelques instants immobiles, l'eau salée ruisselant sur mon visage. Je me décidai enfin à continuer ma route, méfiant malgré tout, bien décidé à comprendre ce qui était arrivé à cette cité que le temps commençait à ronger. Alors que j'avançais en direction des portes, je remarquai enfin qu'aucune forme de végétation n'était présente aux alentours, comme si la terre elle-même était morte depuis longtemps. Pas même une touffe d'herbe. J'entrevis çà et là quelques restes d'arbres dépouillés de leurs feuilles, dont l'apparence s'approchait désormais plus du minéral que du végétal. Ce lieu ne présentait plus aucune trace de vie, et je me sentis à nouveau bien seul, perdu dans ce désert gris, aux abords de cette antique cité aux habitants pétrifiés. Seul comme rarement je m'étais senti de ma vie. Alors que j'arrivais devant les portes de la ville, je secouai frénétiquement la tête, chassant les idées noires de mon esprit. Je me tenais à présent sur le seuil, et marquai une pause pour observer ce nouvel environnement.

De chaque côté du chemin se dressaient de somptueuses résidences, dont les marques du temps n'avaient su ternir ni la beauté ni la richesse de leurs détails. Elles étaient organisées en étages, à la manière de marches d'escaliers, de sorte à ce qu'à chaque niveau une terrasse puisse y être aménagée, protégée par une

imposante barrières aux colonnes courbes, à la manière de serpents. Des têtes s'en rapprochant y étaient d'ailleurs sculptées à leur base, leurs yeux incrustés de pierres précieuses semblant me toiser d'une lueur malveillante. Sur le mur de chaque niveau étaient gravées, sur toute la longueur, de complexes arabesques aux motifs entremêlés, tandis que la base du bâtiment comportait des arcades aux colonnes semblables à celles des étages supérieurs, à la différence que celles-ci étaient relativement droites. Enfin, le toit se laissait deviner comme étant exactement le même que ceux que j'avais pu observer dans les faubourgs, aux ardoises épargnées par les âges. L'allée qui devait certainement mener au cœur de la ville haute était littéralement bordée de ces curieuses habitations, dont la taille des terrasses variait, de sorte à ce qu'aucune ne se ressemble malgré les similitudes architecturales. Je devinais la masse imposante du temple, que j'avais remarqué du haut de la caverne, à l'issue de cette rue, précédé par une sorte de place à en juger par l'espace qui semblait séparer les dernières maisons de celui-ci. Franchissant enfin les portes de la cité, j'avançai d'un pas sûr en direction de cet énigmatique bâtiment au style m'évoquant très fortement la tour qui m'avait propulsé malgré moi dans ce voyage tant fantastique qu'effrayant.

À mesure que j'approchais, la température chutait considérablement sans raison apparente, me forçant à m'abriter en cours de route dans l'une de ces étranges bâtisses, espérant y trouver de quoi me couvrir. Mes habits profondément imbibés d'eau de pluie rendaient le froid encore plus perçant. Par chance, au milieu du chaos qui régnait dans toutes les pièces, je pus trouver tout ce que je cherchais dans les différents meubles de rangement. La morphologie des habitants n'étant pas si éloignée de la mienne, je pus me changer intégralement, empruntant le style vestimentaire des locaux, bien que leur taille m'obligeât à retrousser le pantalon à ses extrémités. Alors que je terminais d'ajuster ma nouvelle tenue, je ne pus m'empêcher de me questionner sur l'excellent état de ce tissu, alors que les lieux semblaient avoir été saccagés des siècles auparavant. Je ne m'en inquiétai pas outre mesure, l'important dans l'immédiat étant de me protéger du froid qui s'était subitement abattu à l'extérieur. J'allais me préparer à sortir lorsque je remarquai, posée sur un curieux piédestal, l'étrange machine en mouvement, identique à celles de la ville basse. Le cliquetis de ses mécanismes était à peine audible, mais je ressentais également, en me focalisant dessus, un faible bourdonnement qui me mis mal à l'aise sans que je ne sache pourquoi. Comme précédemment, je sentis qu'il était préférable de la laisser à sa place, sa fonction dans ce monde m'échappant totalement. D'autant plus qu'il

s'en dégageait une aura désagréable, presque malsaine. Détournant hâtivement mon regard, j'approchai de la porte, prêt malgré moi à affronter les conditions désormais extrêmes dans lesquelles était plongée cette section de la ville.

Malgré le froid mordant qui traversait mes nouveaux habits, j'étais à présent au sec, ce qui rendait mon avancée bien plus confortable. Afin de me protéger des gouttes d'eau glacée qui s'étaient remises à me tomber sur le crâne, je rabattis la capuche intégrée à ma tunique, légèrement trop ample pour moi. D'un pas ferme, je m'élançai ensuite de nouveau sur la route pavée menant au temple, aux proportions incroyablement titanesques, même d'ici. Le bruit de mes pas résonnait dans la rue, brisant la monotonie du son des gouttes tombant doucement en cadence sur les pavés. Alors, je laissai vagabonder mon esprit, m'imaginant la vie qui s'était activée au même endroit, à une époque reculée et incertaine. Ici je m'imaginai un habitant entretenir de somptueuses plantes tropicales inconnues sur une terrasse à mi-hauteur, là un autre sur le plus haut pallier d'une autre maison, peignant le gigantesque monument à l'allure de temple. Et partout autour de moi, une foule de passants, certains s'arrêtant pour converser entre eux, d'autres adossés à un mur sous les arcades, jouant d'un instrument semblable à un luth, mais à la forme plus anguleuse et composé de matériaux que je ne parvenais pas à identifier. La scène me parut si réelle, que j'arrivais à discerner les notes aux sonorités métalliques de ce qui semblait être une ballade, partiellement masquées par les conversations et la multitude de claquements de bottes contre les pavés. Le temps paraissait même plus favorable, la température était sensiblement plus élevée et le soleil perçait à travers des nuages opaques et épars. J'ignorais si j'étais encore dans ces ruines, tant l'abrupt changement d'ambiance m'avait déconcerté, mais je me sentais étonnamment bien. Le temps semblait légèrement ralenti, et je ressentais à nouveau ce sentiment de flottement, m'enjoignant à me laisser porter. Par moments, j'avais encore vaguement le sentiment d'appuyer mes pieds contre la pierre de la rue, alors que tous mes autres sens étaient en éveil, captant chaque merveille que pouvait m'offrir cet environnement renouvelé. Puis, arrivant presque au niveau de la place, au milieu de laquelle trônait fièrement cet édifice au gigantesque dôme, une intense pression dans l'air se fit soudainement sentir. Les silhouettes fantasmagoriques s'affairant autour de moi s'éclipsèrent presque instantanément, emportant avec elles la clameur ambiante. Le froid fut de retour, puis la pluie revint à son tour. Levant lentement la tête, je constatai que la mer avait également repris sa place dans les cieux. Hébété, je mis quelques secondes à me refamiliariser avec ces teintes grisâtres et ces bâtiments

friables dépouillés de leurs jardins luxuriants. J'avais, par un procédé qui m'échappait complètement, entrevu le passé glorieux de cette ville, et le retour au présent fut vraiment difficile, tant le sentiment d'intense béatitude que cela m'avait procuré avait été profond. Mais j'avais enfin atteint le temple, qui m'en dirait peut-être plus sur les étranges événements qui avaient définitivement vidé la cité de ses habitants.

Ce dont j'avais pu me douter de loin était maintenant évident une fois en face de cet incroyable édifice. Il était vraiment imposant. Situé au milieu d'une grande place circulaire comportant huit tours équidistantes, formant un octogone, il dominait l'ensemble de la ville de par sa taille colossale. De larges marches d'un marbre sombre menaient à l'entrée, gardée par des colonnades s'étendant tout autour du bâtiment. Tout en haut de ces colonnes se dressaient de terrifiantes statues, à l'allure de gargouilles et à l'apparence de reptiles hideux munis d'ailes de chauve-souris déployées. Leurs visages monstrueux aux gueules hérissées de crocs surveillaient la cité d'un œil mauvais. La précision de leurs détails, ainsi que l'inquiétante expressivité de leurs visages me mettaient profondément mal à l'aise. J'entrevis également une partie de l'énorme dôme servant de toit à la structure, encore une très forte similitude avec la tour au milieu de la forêt. Comme si la plateforme située au sommet de celle-ci n'avait finalement représenté qu'une maquette de ce temple improbable, aux proportions défiant toute logique. Regardant plus en détail la place dans laquelle je me trouvais, je pus m'apercevoir que les tours d'ici étaient bien moins détaillées que les deux autres, découvertes sur la route depuis le début de cet étrange voyage. Si leur base était très semblable, le sommet lui se terminait toujours de la même manière, en un cône d'ardoise surmontant une plateforme d'observation rudimentaire aux fenêtres circulaires. C'est alors que je m'aperçus de l'augmentation significative de la température depuis mon arrivée sur cette place. Il y faisait bien plus doux, et je ressentais la même chose que lorsque que j'avais approché cet édifice solitaire, perdu au milieu d'une clairière, n'ayant pour seule compagnie que les étoiles. J'étais au bon endroit, c'était certain à présent.

Galvanisé par ce nouveau changement d'ambiance, et rongé par la curiosité d'explorer le temple, je m'approchai de l'entrée de ce vaste bâtiment aux dimensions cyclopéennes. Les larges dalles qui composaient le sol de la place formaient des cercles concentriques, amenant inexorablement au temple lui-même. Leur aspect bien trop lisse jurait totalement avec le reste de la ville, rongée par les affres du temps. Ici au contraire, tout resplendissait comme à son

âge d'or, et même l'atmosphère y était radicalement différente. Bien plus légère, malgré l'aura légèrement malsaine qui y régnait, et que je ne parvenais à m'expliquer. À mesure que j'approchais, la sensation de chaleur grippait doucement, jusqu'à en devenir vraiment agréable. Fermant les yeux quelques secondes, je me revis lors de cette fameuse nuit, allongé dans l'herbe, fixant le sommet de cet édifice tutoyant les cieux. Ralentissant un peu l'allure, je profitai de ces instants de relative quiétude, sachant qu'ils ne dureraient pas longtemps. Mes pas résonnaient sur le sol dallé, s'ajoutant au son régulier et monotone de la pluie, inébranlable, auquel j'avais fini par m'habituer. De par l'aire très étendue de la place, proportionnellement à la structure en son centre, le trajet dura encore plusieurs dizaines de minutes, durant lesquelles les contours de la porte se dessinèrent progressivement dans le renforcement de l'entrée, laissant apparaître les sinistres marques auxquelles je commençais à être habitué. Les questions se bouscuaient dans ma tête, mais une seule revenait toujours. Quelle force aurait pu décimer une cité entière en apparence si prospère, au point de la laisser à l'abandon en si bon état ? J'eus un léger frisson en repensant à ce que j'avais découvert dans les profondeurs de l'étrange tumulus plongé dans les ténèbres, au cœur de cette forêt aux allures de jungle obscure. Chassant ces idées de mes pensées, je pressai le pas afin de parcourir les derniers mètres me séparant encore du bâtiment. J'arrivais à la base des marches menant à l'entrée, lorsque je crus discerner du mouvement venant d'en haut. Surpris, je m'arrêtai net, scrutant les colonnes. Tout semblait absolument immobile, comme à mon arrivée. Du haut de leurs perchoirs me regardaient d'un œil malveillant ces horribles statues, dont les représentations cauchemardesques étaient bien plus effrayantes maintenant qu'elles me surplombaient. L'impression que leurs têtes s'étaient tournées vers moi s'intensifiait à chaque instant passé à les observer. D'un pas hésitant, j'entrepris de gravir une à une les marches, mes sens en alerte.

La porte était vraiment massive. Ses lourds battants de pierre étaient gravés de formes ressemblant aux statues gardant l'entrée du haut de leurs colonnes. Occupant la surface de chaque côté de cette gigantesque porte, elles étaient représentées de profil, comme pour garder l'entrée. Au centre, là où la porte se séparait, était représenté une sorte de soleil stylisé, aux rayons très marqués. Enfin, deux énormes anneaux de métal faisaient office de poignées. L'impression de malaise, qui flottait subtilement dans l'air depuis mon arrivée sur la place, paraissait filtrer par l'entrebâillement d'un des battants, me faisant encore une fois marquer une pause. Puis, inspirant un bon coup, je me faufilai par l'ouverture, et entrai enfin dans ce fascinant temple aux proportions

écrasantes. Ici, l'air semblait compressé, à tel point qu'il me fut l'espace de quelques instants difficile d'adapter ma respiration. La gravité était aussi sensiblement plus importante, rendant mes mouvements lourds et hasardeux. Balayant la pièce du regard, j'y vis de massives statues à l'allure altière, à seulement une poignée de mètres de l'entrée. Au nombre de huit, elles formaient une allée vers des rangées de bancs situées en contrebas, après une série de très larges marches. Elles étaient vêtues de longues robes de cérémonie décorées de pierres sombres, et tenaient fermement leurs sceptres devant elles, la base posée au sol. Leurs regards étaient dirigés vers le haut de cette immense pièce circulaire. Difficilement à cause de la pression ambiante, je levai la tête pour constater une hauteur de plafond dépassant allégrement les quarante mètres. D'épais piliers, gravés d'immenses symboles indéchiffrables sur toute leur surface, ceinturaient l'intérieur et soutenaient le dôme, arborant une magnifique fresque aux allures de planétarium. Baissant les yeux, j'observai plus en détail les rangées de bancs aux accoudoirs épais et ouvragés, organisés en demi-cercle devant un bien étrange autel. Il se composait d'un unique bloc constitué d'une matière sombre m'évoquant vaguement le marbre, mais dont les reflets changeaient constamment de teinte. Aucun mot ne me vint pour décrire les couleurs qui s'y mêlaient continuellement, tant celles-ci échappaient à ma compréhension. Même à cette distance, il s'en dégagait une impression désagréable, me poussant à croire qu'il était le point névralgique des forces à l'œuvre ici. Derrière lui se dressait une immense stèle irrégulière, aux motifs profondément gravés, indéchiffrables à cette distance. Son apparence m'était étrangement familière, et offrait un étonnant contraste avec le reste de la salle. La curiosité s'empara une fois de plus de mes pensées, me galvanisant au passage. Il me fallait découvrir l'utilité de cet autel ésotérique.

Passant dans l'allée entre les statues, je me rendis vraiment compte à quel point elles étaient imposantes. Le sommet de mon crâne atteignait à peine la moitié de leurs sceptres, et malgré leur attitude fière et cérémonielle, il m'était impossible de m'ôter de la tête leur apparence tout aussi repoussante que celle qui gardaient l'entrée du bâtiment. Leurs larges ailes de chauve-souris étaient déployées de chaque côté, renforçant cette impression d'insécurité, m'évoquant le mouvement que j'avais cru déceler dans les hauteurs avant d'entrer. Je pressai le pas pour atteindre l'escalier, que je descendis sans un bruit, par précaution. Du moins ce fut ce que je m'efforçai de faire, la taille inhumaine des marches ne me facilitant pas la tâche. Chacune d'entre elles était une épreuve en elle-même, de par leur hauteur qui me forçait à me laisser glisser en bas, tout en

contrôlant mon corps soumis à la pression des lieux. La traversée fut vraiment éprouvante, et m'imposa de m'arrêter plusieurs fois en cours de route pour récupérer. Encore une fois, je ne pouvais m'empêcher de me questionner sur la raison de ces dimensions si aberrantes, surtout en considérant la taille des occupants de cette ville, pas bien supérieur à la mienne. Et ce constat me frappa plus intensément quand, arrivé au niveau des bancs, je m'aperçus de leurs dimensions extrêmement communes. Cela n'avait aucun sens. En soi, les marches n'étaient pas si hautes, mais bien peu pratiques pour une utilisation quotidienne, et la lourdeur des environs les rendaient très difficilement praticables. Celle-ci n'avait d'ailleurs cessé de s'intensifier à mesure que j'avais approché de cette pierre, taillée avec une précision déconcertante, et parée de reflets improbables et mouvants. Chaque pas était devenu une épreuve, et j'avançais à présent de banc en banc, toujours plus lentement. Ma respiration était saccadée, et mes jambes prises de tremblements incontrôlables. J'approchais de ma limite.

Arrivé suffisamment près, je pus examiner plus en détails l'immense stèle de pierre si familière. Et constater avec stupeur que ses motifs me rappelaient bien trop précisément celles des murs du tumulus arpenté quelques heures plus tôt, dans les profondeurs de ce monde rouge sang, pour que ce ne fût qu'une étrange coïncidence. Comme si un pan de mur y avait été arraché et amené ici. Les gravures étaient similaires en tous points, de même que la nature de la pierre. Sachant les représentations qui y étaient inscrites, je ne pouvais que me douter du noir dessein de cet autel improvisé, dont l'intense pression endommageait lentement mon corps. Le moindre mouvement était devenu douloureux et extrêmement difficile, mais je ne pouvais plus empêcher mes jambes d'approcher sans relâche du bloc de pierre, à l'aura si dense et aux proportions si massives, au pied de cette stèle sinistrement familière. Mon bras s'était à présent instinctivement tendu devant moi, prêt à toucher l'autel. La terreur s'empara de moi lorsque je m'aperçus que le contrôle de mon corps m'avait complètement échappé, et ma respiration n'en devint que plus saccadée et étouffée. À présent à portée de ce monolithe éthéré, mes doigts entrèrent en contact avec la matière qui le composait. Et la traversèrent directement. Sans que je puisse l'en empêcher d'une quelconque manière, ce fut au tour de mon corps tout entier d'y plonger lourdement.

La pression alentour cessa abruptement, et mes membres se relâchèrent d'un coup. Et à nouveau je ressentis ce vide absolu, cette impression de partir à la dérive sans but. Mon corps avait cessé de répondre, et je ne ressentais plus rien.

Même mes pensées s'étaient calmées. Le vide absolu. Tout autour de moi évoluait une épaisse brume aux couleurs curieusement familières, qui encore une fois m'évoqua des souvenirs flous et lointains dont j'ignorais la provenance. Fermant les yeux, je me laissai totalement aller, jusqu'à en perdre totalement la notion du temps. Paradoxalement, cette absence de sensation et ce calme absolu me mirent dans un état d'extrême bien-être, quelque peu gâché par une image anormalement vive, me revenant sans cesse en tête. Une tour solitaire, perdue au fond des océans et partiellement recouverte d'algues. Il m'était impossible d'expliquer pourquoi cette vision si précise s'était manifestée alors que ma conscience avait commencé à sombrer. Celle-ci se fit de plus en plus présente dans mon esprit, jusqu'à l'occuper totalement. Je rouvris nerveusement les yeux pour constater que l'ambiance avait encore sensiblement changé. Le brouillard s'était considérablement éclairci et arborait à présent une teinte bleutée. Alors, j'eus la curieuse sensation qu'on me poussait avec force vers le haut, et j'émergeai doucement de l'immense autel monolithique, dont l'existence même défiait ma compréhension.

Mon corps s'élevait en direction de la fresque représentant le cosmos, flottant comme s'il était immergé dans l'eau. Je prenais peu à peu de la hauteur, incapable de bouger, incapable de penser. Même mon regard ne pouvait se détourner du plafond qui approchait inexorablement, alors que j'étais déjà presque à mi-hauteur de la pièce. Si son gigantisme m'avait frappé d'en bas, ce fut perché à près de quinze mètres du sol, et ce sans même le voir, que la sensation de vertige se fit malgré tout plus présente, tant le chemin parcouru pour atteindre cette hauteur m'avait paru long. Le sommet des piliers sortit peu à peu de mon champ de vision, pour laisser uniquement place à cette représentation de l'univers, si détaillée qu'à cette distance j'avais presque l'impression de dériver dans l'espace. Les constellations étaient à présent à une poignée de mètres seulement lorsque je remarquai un objet singulier pile dans ma direction. Il m'était vraiment difficile de me figurer ce qu'il pouvait représenter exactement, tant cela ne ressemblait en rien à tout ce que j'avais pu observer par le passé. La maigre luminosité de la pièce semblait être totalement absorbée à cet endroit, et un faible disque, à l'apparence très instable, s'était formé dans ses environs. Et au-delà, impossible de savoir, bien que mon visage soit à présent à près d'un mètre de cet objet. Une véritable singularité. Un trou noir. Cette affirmation même me parut absurde, mais ce furent les premiers mots qui me vinrent à l'esprit pour décrire cette absurdité. Celui-ci, pour une raison que j'ignorais, avait commencé à s'étirer, et fut bientôt suffisamment large pour

que mon corps tout entier passe à l'intérieur. Et alors je sentis son extrême attraction.

Il ne me suffit que de quelques instants pour franchir cet énigmatique portail aux allures de puits gravitationnel, tant sa force était intense. Puis, mes yeux enfin réhabituaés à la lumière bleutée de cette mer céleste, je m'aperçus que j'étais à nouveau dehors, m'élevant désormais lentement vers cette immensité saline si loin au-dessus de ma tête. Les gouttes de pluie salées coulaient de nouveau le long de mon visage, me piquant les yeux. Derrière moi, je pouvais deviner cette fière et antique cité à l'abandon rétrécir à mesure que je montais, sans même être en mesure de lui accorder un dernier regard. Il m'était encore impossible de me mouvoir. Mes membres étaient ballants, comme si aucun muscle ne les composait, et en proie aux caprices du vent, heureusement peu puissant. Mes vêtements s'alourdirent à mesure que la pluie continuait inlassablement, et le froid s'empara à nouveau progressivement de moi. Et une fois de plus je perdis la notion du temps. Seul le rythme monotone de la pluie et l'élévation de mon corps me donnaient la vague indication que celui-ci ne s'était pas arrêté. Cette ascension parut interminable, et pendant un très long moment la mer me sembla totalement immobile dans le ciel. Puis, au bout d'un trop long moment, j'eus l'impression de prendre progressivement de la vitesse. Ce fut presque imperceptible au début, puis le phénomène s'accéléra, pour bientôt en devenir insupportable. Je me rapprochais à présent à une vitesse prodigieuse, dans un tourbillon de pluie au rythme désormais bien plus soutenu. Les gouttes me cinglaient le visage, traversant également mes vêtements pour me cribler le corps. L'intense douleur devint très vite insoutenable, et mes hurlements se perdirent dans ma gorge alors que je me faisais violence pour reprendre le contrôle de mon corps, incapable de me débattre. C'était comme se faire clouer simultanément le moindre centimètre carré de peau. Alors que mon intense souffrance me faisait peu à peu perdre conscience, j'entrevis enfin les légères ondulations à la surface de la mer. Puis, quelques instants plus tard, je plongeai lourdement dans l'eau glacée, qui ne suffit pas à me maintenir éveillé. Alors, à nouveau, je sombrai.

## Vestige 1.4

Alors que je m'enfonçais dans les profondeurs, mon dernier regard fut le faible mouvement de la surface de la mer, à peine perturbé par mon entrée. Dans le lointain, je pouvais encore deviner la ville déserte, perchée sur son haut plateau solitaire. Puis mes yeux se fermèrent malgré moi, et le temps cessa immédiatement de suivre son cours. Les ténèbres m'enveloppaient complètement, et le contrôle de mes membres m'était encore totalement impossible. L'intégralité de mon être semblait figée dans une chute infinie. J'en oubliai peu à peu ma douleur, et la sensation même de mon corps finit par m'être presque étrangère, comme s'il ne m'avait finalement jamais appartenu. Il m'était impossible de savoir si cela faisait des jours, des mois, ou seulement quelques minutes que j'avais atteint cet état. Et au fond de moi, j'espérais qu'il en soit ainsi éternellement. Le fardeau qu'était devenu ma propre vie ne m'étouffait plus ici, quel que pouvais être ce lieu. Où était-ce d'ailleurs ? J'avais le sentiment d'avoir oublié l'origine de mon arrivée dans cette obscurité immobile, et même sa raison, s'il y en avait déjà eu une. Ma seule certitude résidait dans ce maigre sentiment de paix, que j'avais maintes fois touché du doigts au cours de mon voyage improbable, sans jamais parvenir à me l'expliquer, ni même à le conserver. Comme pour me répondre à moi-même concernant ce constat, mes yeux s'ouvrirent presque instantanément, prêts malgré moi à accepter la vérité. Et la vision de cette immense fosse marine béante, à quelques dizaines de mètres sous mes pieds et se perdant dans d'insondables ténèbres, manqua de me faire m'évanouir de nouveau. C'est alors que je m'aperçus que la pression qui aurait dû me broyer à cette profondeur ne m'affectait aucunement. Et plus important, je respirais normalement.

Il me fallut de nombreuses inspirations pour me faire à l'idée que l'eau ne remplissait pas mes poumons, qui eux-mêmes n'auraient pas pu fonctionner correctement ici en temps normal. Une étrange force était à l'œuvre dans les environs, me permettant de me mouvoir en toute liberté dans ce paysage inhospitalier, perdu au fond de l'océan. Tout en me maintenant à hauteur suffisante, je scrutais plus en détail les lieux entourant cet effrayant abîme obscur. Partout où se portait mon regard s'étendait un relief sous-marin affreusement banal, à perte de vue, sans aucun repère ou point d'intérêt. Hormis les ruines presque intégralement érodées, se dévoilant au loin sur mon côté droit.

Et surplombant ce qui semblait être les derniers vestiges d'une cité relativement étendue, se dressait une immense tour étrangement familière, perchée en haut de sa colline rocheuse irrégulière. La simple vision de sa forme au loin me rendit mal à l'aise, sachant que ni elle ni la ville engloutie n'avaient leur place dans ces profondeurs. Mais malgré tout, j'eus la forte impression de ressentir son appel. Une irrésistible attraction me poussait à m'élancer vivement en direction de cet édifice, dont le sommet tentait vainement de toiser la surface des eaux de toute sa hauteur. Et je me mis à nouveau en mouvement, filant à une vitesse étonnamment prodigieuse vers ces ruines rudimentaires. Après mon interminable passage dans les ténèbres de mes propres pensées, j'avais l'impression que mon corps se réveillait à son tour, se mouvant avec une vigueur renouvelée. Et ce fut à peine fatigué que j'arrivai aux abords des premières structures, dont on devinait difficilement la forme d'origine.

Mais en passant au-dessus, quelque chose m'intrigua profondément. Ce que j'avais cru être une ville au premier abord n'était en réalité qu'une suite de formations naturelles éparses, s'étendant sur plusieurs kilomètres et prenant pour centre la tour, comme si elle-même en était à l'origine. La manière dont elles étaient curieusement agencées m'avait laissé penser à des pans de murs et autres restes de toitures lorsque je les avais remarquées au loin. Fait également troublant, ces étranges amas rocheux complexes semblaient composés d'une toute autre matière que le plancher océanique, arborant une teinte plus sombre, similaire à celle de cette immense et étrange tour envahie par les algues. Alors que j'approchais peu à peu de celle-ci, mon observation de structures à quelques mètres en dessous de moi me fit confirmer ce dont je m'étais douté depuis mon réveil dans les profondeurs. Hormis les algues, pas une seule trace de vie ne semblait subsister ici. Pas un seul banc de poissons. Pas même une quelconque coquille accrochée à l'une des roches éparses du fond marin. Le paysage tout entier, encore une fois, paraissait anormalement mort. Passé le léger frisson qui me parcourut l'échine, je regagnai immédiatement mon calme. Aussi étrange que cela put paraître, j'avais fini par m'habituer à errer dans des mondes dépouillés, malgré l'extrême solitude qu'ils m'inspiraient, et celui-ci l'était juste un peu plus que les autres. Ce fut donc avec un calme aussi froid que l'eau dans laquelle j'évoluais que j'arrivai près la tour, qui me surplombait depuis une immense formation rocheuse, comme pour m'intimider. C'est alors que je ressentis encore une fois une progressive hausse de la température. Ça aussi je m'y étais habitué. Bien que je n'arrivasse toujours pas à comprendre la réelle utilité de ces tours, si disparates et pourtant si semblables, j'avais fini par

assimiler ce doux réchauffement, accompagné de ce sentiment de relative quiétude, à ces énigmatiques édifices démesurés semblant toujours se mettre sur ma route. Même à quelques centaines de mètres sous les eaux.

En m'approchant à quelques mètres de sa base, je pus confirmer la présence de ces étranges symboles, communs à toutes celles que j'avais pu observer, et mon regard se perdit en direction de son sommet, que je devinai à l'image du champ de ruines factices aux alentours. A la fois rudimentaire et complexe, sa forme irrégulière était difficile à assimiler, et pour une raison inexplicée me faisait intensément tourner la tête à mesure que je me concentrais dessus. Aussi en détournais-je vivement le regard pour scruter le lointain d'ici. Aussi loin que pouvait se porter mon regard, le même paysage morne et plat, privé de toute vie, s'y présentait. Pas une seule variation, hormis la zone dans laquelle je me trouvais. Juste le vide, fortement accentué par cet environnement aquatique froid, sombre et silencieux. Sous l'influence de l'aura de la tour dans mon dos, la vision de ce monde désolé me parut plus supportable, et j'y trouvai même une certaine paix. Les souvenirs qui m'accablaient en temps normal ne parvenaient même pas à m'atteindre ici, et la pression qui me serrait habituellement le cœur s'était légèrement relâchée, sans que je ne puisse, encore une fois, y trouver une explication. Je me rendais désormais compte de l'extrême épuisement qu'avaient engendré les soubresauts émotionnels de ces derniers temps, poussant mon corps dans ses derniers retranchements. Tous ces mois à me contenir, me garder en mouvement pour éviter de penser n'avaient été qu'une solution provisoire, et au fond de moi je l'avais toujours su. Le moindre moment de flottement avait manqué de me faire à nouveau basculer dans la dépression, et même mon sommeil avait été nécessaire à sacrifier pour la chasser constamment. Et je savais pertinemment que toutes ces distractions n'avaient finalement fait que retarder l'inévitable. Qui avait manqué de se produire à plusieurs reprises depuis le début de mon étrange voyage à travers ces contrées inconnues. Et à nouveau, j'avais l'impression de m'être répété ce discours à moi-même un nombre incalculable de fois, comme pour me justifier de fuir la réalité. Si je parvenais à retrouver la clairière, aux abords de cette si banale aire de repos où je m'étais arrêté, ce cycle infernal recommencerait de plus belle, et je finirais par m'y perdre complètement. Ce constat m'effrayait plus que tout, plus encore que ces monstruosité dans la forêt, ou même l'immense et aberrante entité, m'inspirant tant d'horreur, qui m'avait pris en chasse dans les profondeurs du tumulus. J'avais réussi à m'extraire de justesse de mon

insidieuse tourmente, mais sachant à quel point cela m'avait fragilisé, je n'étais pas sûr d'en revenir une seconde fois.

Fermant longuement les yeux, je profitai de l'apparente tranquillité des lieux pour me laisser bercer par les légères fluctuations de l'eau, dont l'origine venait probablement d'un très faible courant marin passant non loin de là. Peu à peu, mon corps se relâcha, et je me laissai totalement aller à cette étrange sensation de paix, insufflée par l'immense édifice oublié se dressant fièrement derrière moi, maître silencieux d'un royaume à jamais privé de vie. Le temps parut s'allonger considérablement, sans que je parvinsse à trouver le sommeil. Les heures défilaient lentement alors que je restais là, immobile, flottant à quelques mètres du fond marin. Las, je rouvris doucement les yeux, maudissant ma propre conscience qui s'obstinait à rester en éveil, puis laissai à nouveau mon regard se perdre dans le lointain. Il s'en dégageait à présent une profonde mélancolie, comme un souvenir douloureux que le temps aurait émoussé. Cet immense désert immergé, froid et obscur, me rappelait douloureusement l'état de mon esprit, lors de mon long et intense passage à vide. Chaque seconde passée renforçait ce profond sentiment de vide absolu, sans but ni espoir. Le contrôle de mes émotions s'étiolait progressivement, et je secouai nerveusement la tête, tentant d'en chasser cette idée. Il était plus que temps de quitter cet endroit, et de retrouver la clairière s'ouvrant sur le ciel étoilé, gardée par cette sentinelle de pierre oubliée par le temps. Et de retourner à mon implacable réalité, même si cette idée m'angoissait profondément. Je me devais malgré tout de l'affronter, faute d'une autre alternative. Prenant une profonde inspiration, je m'appêtais à me tourner pour me rapprocher de la tour, lorsqu'un mouvement au loin brisa le calme absolu des lieux.

Il m'était impossible d'en distinguer l'origine à cette distance, mais ça bougeait vite, et dans ma direction. Néanmoins, ce que j'y entrevis suffit à me frapper de stupeur. Au loin se dessinaient les contours gigantesques de la forme sombre responsable de cette agitation soudaine. Sa taille était telle qu'elle semblait dépasser à la surface, et une multitude de longues excroissances, semblables à d'interminables membres, s'agitaient devant elle, fendant tout sur leur passage, jusqu'à la structure même de ce monde. Cette vision de cauchemar me paralysa instantanément, et je regardai malgré moi, hébété, cette horreur s'approcher inexorablement. Il s'en dégageait la même aura profondément malsaine que ce qui m'avait pourchassé dans les profondeurs, mais à l'intensité bien supérieure. Le simple fait de continuer à la fixer malgré la distance m'inspirait une profonde terreur incapacitante. Mais après un long moment paralysé d'horreur, je pus

enfin en détourner le regard et m'élancer de toutes mes forces en direction de la tour, qui scintillait à présent d'une intense lueur bleutée. Elle semblait réagir à la présence de cette cyclopéenne monstruosité, avançant implacablement tout en dévorant peu à peu les lieux. La pression avait également considérablement augmenté dans les environs, et ce fut avec beaucoup de difficulté que je parvins à appuyer mes deux mains contre la pierre aux multiples gravures, qui rayonnait intensément. A cet instant, une puissante énergie me traversa le corps, m'engourdissant les membres et m'attirant puissamment à l'intérieur de la tour. Mes bras passèrent au travers, et lorsque ma tête s'apprêtait à passer, je sentis l'écœurante présence de cet ignoble dévoreur de monde, proche, beaucoup trop proche. L'immense terreur que sa présence engendrait, accentuée par la pression qui me comprimait le reste du corps encore à l'extérieur, m'accompagna alors que je chutais à nouveau dans cet espace désormais familier, aux couleurs inconnues prenant peu à peu forme, aussi fébriles soient-elles. C'est alors que revint cette sensation aisément reconnaissable. J'étais de retour dans le chaos, ce plan infini où tout semblait se retrouver, se mêler et y finir.

Cette fois-ci était différente de la précédente. Le fil de mes pensées n'était plus parasité par ceux des multitudes d'autres entités alentours, et je pouvais me mouvoir, bien que très difficilement, au travers de ces amas instables, qui pulsaient d'un air menaçant à mon approche. Il me fallut néanmoins du temps pour calmer l'effroi que m'avait inspiré l'effroyable entité, dans les profondeurs marines de ce monde en perdition que je venais de quitter de justesse. Après plusieurs dizaines de minutes à dériver au hasard, au milieu de ces couleurs que mon cerveau n'était pas capable d'interpréter, je pus reprendre tant bien que mal le contrôle de mon esprit. Je me mis alors en quête d'une issue, un passage me ramenant à cette clairière que ma mémoire avait su conserver tant bien que mal. Alors que j'allais dans toutes les directions, ne sachant comment se manifesterait ce fameux passage, le souvenir de la fois précédente me revint. Ce fut l'obsessionnelle pensée de la tour dans le monde au ciel sanguin qui m'y avait transporté, comme si j'avais répondu à son appel. Et d'une manière ou d'une autre, j'avais toujours été attiré par ces imposants édifices, telle une étrange connexion m'y liant depuis mon arrivée pour la première fois dans cet invraisemblable espace. Le chaos. Ce mot me revenait sans cesse en tête, sans que je ne sois capable de me l'expliquer, et semblait en effet bien choisi pour ce lieu, où se mêlait tout ce qui ne pouvais plus exister. Hors du temps, hors de la matière. En dehors des limites de la compréhension. Pourtant, j'étais là, perdu quelque part dans cette immensité sans limites, à contempler la fin de toute

chose. Et cela me terrifiait profondément. Je sentais au plus profond de moi-même que ma place n'était pas ici. Pas encore. Et savoir ce qui m'attendais, ce qui attendait tout ce qui existait et avait existé, ne devrait être connu de personne. Il était plus que nécessaire que je quitte au plus vite les lieux si je ne voulais pas errer à jamais plus tôt que prévu.

Me raccrochant à cette idée, je concentrai à présent toutes mes pensées vers le souvenir un peu brumeux de cette tour, dans l'espoir de m'y transporter. À mesure que l'image se précisait dans ma tête, je sentis, comme la dernière fois, les immenses formes changeantes s'agiter et vrombir à mon approche. Un insupportable bourdonnement résonnait à présent dans mon crâne, m'indiquant mon départ imminent de ces contrées immatérielles, à mon grand soulagement. Baissant le regard, je m'aperçus que cette fois-ci, mon véritable corps était présent, et l'intense sentiment de déstabilisation que j'avais ressenti à mon précédent passage ne m'affectait plus. En revanche, l'espace autour de moi s'ébranla peu à peu, jusqu'à me faire plonger malgré moi dans cet intense tourbillon aux couleurs inconnues, à présent étrangement familier. Pendant mon interminable chute, je m'efforçais de continuer à me focaliser sur la vision de la tour, bien que celle-ci fut déjà bien floue dans mon esprit. Encore une fois, le temps paraissait infiniment extensible. Et je ne pouvais qu'attendre, les sens en alerte, la fin de ce couloir aux teintes indescriptibles, tournoyant anarchiquement partout où se portait mon regard. Le mouvement s'intensifia progressivement, d'abord de manière infime, puis il me fut bientôt impossible de discerner les nuances de couleurs, tant celles-ci s'étaient mêlées les unes aux autres. Même l'insupportable grésillement m'agressant les oreilles finit par se taire, me laissant dans un silence absolu, à chuter indéfiniment dans cet espace uniforme, s'étiolant peu à peu à son tour. Les ténèbres m'enveloppaient à nouveau, et rien ne semblait stopper ma chute à présent, pas même le temps lui-même.

Alors, je fermis les yeux, résigné. Et sentis une légère brise sur mon visage, accompagnée de la chaleur réconfortante d'un printemps avancé. Au loin, les pépiements d'un oiseau, que je ne parvenais pas à identifier, couvrait légèrement le faible bruissement du vent dans les arbres. Et cette herbe, si douce et confortable, sur laquelle je semblais étalé de tout mon long, me plongea instantanément dans une intense sérénité. Après quelques minutes d'incompréhension et de doute, je me risquai enfin à ouvrir les yeux pour découvrir un ciel d'un bleu immaculé, tellement merveilleusement banal. Pas de couleur sanguine menaçante, ni même d'océan au-dessus de ma tête. Juste le

ciel que j'avais connu toute ma vie. C'en était presque étrange. À force de voyager dans ces contrées si dépaysantes, au-delà même de la matière, j'en étais venu à oublier une chose aussi anodine, et malgré tout réconfortante, que la couleur d'un ciel dégagé, laissant le soleil irradier la terre de sa douce chaleur. Le genre de journée qui me motivait malgré mon introversion à sortir, pour me mêler l'espace de quelques minutes aux autres - ceux dont je sentais constamment le regard posé sur moi - avant de m'éloigner de la ville pour des lieux moins anxieux. Et ce malgré mes récents efforts pour surmonter ce mal, qui me rongait depuis si longtemps que son origine m'échappait. Il avait probablement toujours été présent, tapis dans un coin de ma tête, me susurrant inlassablement à l'oreille mes propres peurs d'exclusion sociale. Le chemin allait être long pour m'en débarrasser, mais je le devais, après avoir vu et ressenti la fin de toute chose. Autant tout faire pour se sentir intégré, le temps que cela fut possible, avant de disparaître dans ce néant improbable, où plus rien ne tient en forme.

Inspirant de cet air si familier, je me redressai, non sans mal, pour m'asseoir et profiter du paysage que je ne pouvais que deviner depuis mon arrivée. Mon corps était parcouru d'intenses courbatures, et les forces me manquaient cruellement, comme si mon long voyage m'avait drainé de toute mon énergie. Ce fut proche de l'épuisement que je posai enfin mes yeux sur cette clairière, que ma mémoire avait commencé à effacer. Tout était là, ces arbres aux branches doucement ballottées par le vent, la butte depuis laquelle je dominais les environs, et même cette imposante tour à l'origine nébuleuse, que j'aperçus du coin de l'œil derrière moi, alors que je balayais les environs du regard. Pourtant, quelque chose n'allait pas. L'atmosphère était... différente. Aucun son, hormis le faible bruissement du vent dans les arbres, ainsi que le chant de cet oiseau qui m'était inconnu, ne semblait troubler l'apparent calme de ce paysage. Pas une seule voiture au loin. C'est alors que je me souvins de la route avant mon arrivée à cette aire de repos. J'avais roulé des heures durant sans croiser le moindre véhicule, et bien que j'eusse trouvé cela étrange, rien d'autre n'avait retenu mon attention à ce moment-là. Juste une journée sans trafic. Mais malgré tout, une autre chose attira enfin mon attention. Mon esprit quelque peu embrumé ne l'avait pas pris en compte à mon arrivée, mais il m'était à présent impossible de ne pas le remarquer. Les couleurs étaient étranges. De l'herbe à la teinte légèrement dorée aux feuilles des arbres arborant un ocre profond, rien ne ressemblait à ce que j'avais quitté. Me retournant en direction de l'immense édifice s'étirant vers le soleil de toute sa structure, je m'aperçus après

observation qu'il manquait un élément. Tout était similaire à la tour qui m'avait transporté la première fois, à l'exception de son sommet. Le dôme dont aurait dû être constitué son toit était ici remplacé par une surface plane. Ce n'était pas la même tour.

## Vestige 1.5

L'imprécision de mes souvenirs m'avait mené dans un lieu extrêmement proche de celui que j'avais quitté, mais ses évidentes différences me firent douter de mon retour dans mon monde. Celui-là même que je m'étais efforcé de fuir, et ce bien avant mes vacances improvisées m'ayant mené à cette fameuse nuit dans la clairière. D'abord surpris, je ressentis à présent cette même envie de découverte qu'au tout début de mon voyage. Les environs dégageaient une atmosphère calme et réconfortante, bien qu'une légère mélancolie se fît ressentir. Me relevant du mieux que je pus, je jetai un dernier regard à ce bois légèrement en contrebas, dont les arbres m'encerclaient chaleureusement, avant de descendre la pente douce sur laquelle j'avais atterri. Sachant au fond de moi que cette tour finirait par disparaître, comme ce fut déjà le cas au cours de mon errance, je me résignai malgré tout à ne pas lui accorder un seul regard. Je renonçai par la même occasion à retrouver la clairière où tout avait commencé, tirant définitivement un trait sur mon passé. Quoi qu'il m'en coûtât. Ce fut le cœur léger que j'entrai d'un pas résigné dans les bois, vers la seule direction qui me vint, l'emplacement de l'aire de repos.

La route fut sensiblement plus courte que dans mes souvenirs, bien que celle-ci m'eût semblé anormalement tortueuse pour un simple petit bois au bord d'un étang. Mais peut-être que l'influence de la tour avait déjà altéré son environnement proche. Après toutes les anomalies qui s'étaient présentées à moi ces derniers temps, ce fut l'explication la plus logique qui se présenta à moi. Ces tours semblaient dérégler les lieux dans lesquels elles apparaissaient, comme si le temps et l'espace se superposaient en un point précis. Malgré l'absurdité de cette pensée, je sus au fond de moi qu'il y avait autre chose, dont l'existence dépassait totalement ma compréhension, et ce malgré tout ce que j'avais pu voir. L'édifice que je venais de quitter semblait n'avoir que peu d'influence ici, ce qui m'intrigua davantage. Hormis les couleurs différentes, ainsi que ce tourbillon d'odeurs inconnues émanant de l'intérieur de cette forêt clairesemée, tout me rappelait une de ces ordinaires, mais si reposantes journées

de printemps. Lorsque le temps était propice à de longues marches, écouteurs aux oreilles, à me laisser aller au gré des chemins qui s'offraient à moi. Une profonde mélancolie accompagna ce sentiment, alors que je me remémorais cette même période avant que ma vie ne sombre complètement. Même ici, j'étais incapable de fuir ces pensées, qui me rongeaient depuis bien trop longtemps. M'efforçant une fois de plus de chasser ce sentiment qui m'alourdissait considérablement le cœur, j'aperçus à quelques pas devant moi l'orée des bois. La radieuse lumière du jour filtrait aisément à travers les branches des derniers arbres, comme pour m'inviter à sortir. Rien ne me préparait à ce que je pourrais y découvrir, mais il n'était plus question de rebrousser chemin. Cette détermination, présente bien avant mon arrivée à cette aire de repos, me fit parcourir l'esprit plus tranquille la courte distance qui me séparait de la sortie.

Face à moi s'étendait une immense plaine, parsemée de gigantesques champs aux couleurs chatoyantes, eux-mêmes bordés d'habitations éparses aux toits de chaume. Quelques bosquets se montraient çà et là, formant parfois une barrière naturelle entre deux champs. Et à nouveau j'entendis ce chant d'oiseau, dont la sonorité si particulière m'avait réveillé de ma torpeur à mon arrivée. Balayant du regard cette vaste étendue, je constatai à nouveau, sans surprise, l'absence totale d'activité. Ici aussi, le temps semblait s'être arrêté, laissant ces champs encore récoltables à l'abandon, sous le regard impassible de ces immenses corps de ferme hors du temps, dont l'état indiquait clairement un départ récent. Intrigué par ces solides bâtisses, dont la forme et le toit si caractéristique m'évoquaient fortement de traditionnelles chaumières, j'entrepris de m'approcher de l'une d'elles en suivant un large sentier à quelques mètres de la forêt que je venais de quitter. Le passage visiblement fréquent de véhicules, aux roues plus fines que celles d'une voiture, avait creusé de légers sillons à chaque extrémité de ce chemin, le balisant par la même occasion. Je me pris alors à m'imaginer de longues traversées dans ces paysages aux allures de toile impressionniste, confortablement assis à l'arrière d'une calèche. Avançant sans but au rythme régulier des claquements de sabots, ponctués de brefs hennissements, alors que le soleil entamait sa chute vers l'horizon. Cette image en tête, j'avançais d'un air rêveur en direction de la ferme la plus proche, dont le porche encadrant la discrète porte d'entrée se distinguait à peine à cette distance. Alors que je marchais lentement, profitant de l'ambiance incroyablement apaisante de la vision qui s'offrait à moi, je remarquai que le sentier, serpentant entre les champs, semblait relier chaque chaumière, même

les plus éloignées. Une envie presque irréprensible d'aller me perdre le plus loin qu'il put me mener me vint soudainement. Comme pour souligner ma volonté de ne plus chercher la tour, dont la faculté de me renvoyer dans ce monde auquel j'avais renoncé me poussait de toutes façons à l'esquiver. Les contours de la première bâtisse se précisèrent à mesure que j'approchais, et je pus bientôt profiter de toute la richesse de sa façade.

Le porche protégeant la porte d'entrée était soutenu par deux poteaux relativement fins, mais magnifiquement ouvragés. Un fronton triangulaire soutenait le chaume au-dessus de la porte, magnifiant la façade de son angle parfait. De par sa forme arrondie à l'extrémité, et arborant des lignes diagonales de chaque côté se rejoignant à mi-parcours, la porte d'entrée dénotait parmi toutes les formes anguleuses constituant la maison. De la cheminée aux fenêtres flanquées de chaque côté de l'entrée, arborant des volets de bois rudimentaires. Ceux-ci paraissaient d'ailleurs venir d'une autre époque en comparaison du soin apporté au reste de la façade. Deux fenêtres similaires étaient visibles dans des renforcements sur le toit, me donnant l'étrange impression d'être épié par leur regard vitreux. Enfin, un perron menait sous le porche, suffisamment grand pour y avoir installé une chaise à bascule, tournée en direction du champ juste en face. Les semblants de tournesols qui en composaient la culture arboraient un rouge à la teinte douce, presque hypnotisante, sur leurs pétales démesurés. J'étais à présent arrivé au bas du perron, et marquai une courte pause, hésitant quelque peu à monter les marches pour rejoindre la porte d'entrée. Bien qu'aucun signe d'activité ne se soit manifesté au cours de mon trajet, j'étais néanmoins méfiant après tout ce que j'avais traversé dernièrement. Rien ne me garantissait que la chaumière fût subitement désertée, ni même que ses éventuels habitants éprouvassent une quelconque bienveillance à mon égard. Avec une extrême prudence, masquant chaque son du mieux que je pus, j'entrepris de monter les marches, dans un état d'entretien qui me mit d'autant plus sur mes gardes. Arrivé devant la porte, tous mes sens étaient en alerte lorsque je me décidai enfin à tourner la poignée ronde aux curieuses inscriptions géométriques.

La porte s'ouvrit tout doucement, sans un bruit, pas même le grincement d'un gond mal entretenu, me laissant découvrir la pièce commune, assez sommaire. Sur le mur de gauche étaient adossées de massives commodes aux larges tiroirs, ainsi qu'un placard muni de portes vitrées à l'opposée, dont le sommet atteignait presque le plafond, culminant à guère plus de deux mètres. Proche de l'âtre, au fond de la pièce face à moi, se tenait un plan de travail comportant lui aussi un

rangement aux portes s'ouvrant sur sa façade. Une pile de casseroles en cuivre se trouvait sur sa surface du dessus, à côté d'une planche à découper immaculée. Le coin au fond à gauche était occupé par un lit simple, à l'armature épaisse et rudimentaire. Ses draps étaient à peine froissés, comme s'ils venaient d'être changés, ou qu'il n'était plus utilisé. Et enfin, une immense table en bois occupait le centre de la pièce. Les épaisses planches qui le composaient avaient toutefois été taillées avec une extrême précision en dépit de leur apparence simpliste. Huit chaises étaient positionnées autour, conçues de la même manière et arborant une assise en osier parfaitement tressée. Malgré son aspect si trivial, cette pièce dégageait une intense aura de calme, et les rayons du soleil qui filtraient à travers les fenêtres renforcèrent ce soudain sentiment de paix que j'éprouvai alors. Un étrange détail retint néanmoins mon attention. Le nombre de chaises présentes dénotait totalement avec l'absence de couchages suffisants, d'autant plus que le seul présent paraissait inoccupé. Mais je pus toutefois me détendre à présent, sachant que personne ne semblait encore présent dans cette étrange, mais si chaleureuse bâtisse.

Balayant une dernière fois la pièce du regard, je remarquai enfin le livre reposant sur la table. En approchant, je me rendis compte qu'il avait plutôt l'allure d'un carnet de croquis, ouvert au milieu. Tirant le carnet vers moi, j'en analysai les formes complexes composant le dessin qui couvrait la surface des deux feuilles. La surprise me gagna quand je compris ce qu'il représentait. Une lointaine mais imposante tour effilée dominait de toute sa hauteur un paysage désolé, à la merci des vents, comme en témoignait la direction dans laquelle étaient couchés les arbres. La plaine aux rochers acérés, qui prenait une grande partie de la place sur les feuilles, paraissait totalement inhospitalière, et pas une forme de vie, hormis la végétation, ne semblait représentée. Sur la partie supérieure droite du croquis était présent un texte, rédigé hâtivement, à l'alphabet anguleux et indescriptible, dont les formes me rappelèrent celles gravées sur la poignée de la porte d'entrée. Devant cette si frappante découverte, une certitude se présenta à moi. Je n'étais pas le seul. Quelqu'un d'autre avait contemplé malgré lui des étendues à la fois effroyables et fascinantes, inconsciemment guidé par l'appel implacable de ces étranges édifices défiant les cieux. Et avait atterri ici, dans ces champs infinis baignés de soleil, où des maisons curieusement familières paraissaient garder éternellement les lieux, vestiges intemporels d'un âge probablement révolu depuis bien longtemps. Le propriétaire de ce croquis semblait même provenir de ce monde, comme pouvait l'attester le texte indescriptible à l'alphabet si différent de tout ce que je

connaissais, mais présent sur la porte de cette maison. Peut-être avait-il laissé ses croquis ici, comme guide à un futur infortuné voyageur. Ou bien n'avait-il pas eu le choix. Rien ne me laissait penser que ce carnet avait été laissé sur cette table à dessein, d'autant plus que le caractère hâtif des notes griffonnées contre le dessin, clairement incomplet, me laissa perplexe. Après avoir marqué une pause, je me décidai finalement à prendre avec moi ce qui semblait être un journal de bord, au vu des informations précieuses que je pourrais y découvrir. Inutile de m'encombrer l'esprit plus que de raison pour le moment. De plus, une profonde appréhension m'avait subitement assailli, à la simple pensée des sombres secrets qui pourraient m'être révélés, au cours des pages de ce troublant cahier à la couverture sombre et élimée.

Après m'être assuré qu'aucun détail supplémentaire ne m'avait échappé dans cette pièce si étrangement familière, sans que je ne puisse vraiment m'expliquer pourquoi, je me décidai, livre en main, à aller enfin profiter de cette atmosphère reposante qui m'avait émerveillé dès mon réveil en ces lieux. La chaise tournée vers le champ me sembla immédiatement appropriée pour prendre un moment, à l'ombre de ce soleil radieux, pour faire le vide. Bien que cela ne se fit pas sentir lors de ma route pour arriver à cette maison, mon corps avait bientôt atteint sa limite, probablement un effet secondaire de tous ces voyages dépassant de loin ma compréhension, ainsi que l'idée que je m'étais toujours fait des lois physiques. D'intenses courbatures parcouraient le moindre de mes muscles, et je me rendis compte qu'il m'était de plus en plus difficile de juste tenir debout. D'un pas désormais traînant, je parcourus les quelques mètres me séparant du fauteuil, seul mobilier présent sur la terrasse faisant office de perron, avant de m'affaler dedans. Le choc me fit grogner de douleur. L'intense effort que cela m'avait demandé me laissa désormais incapable de faire le moindre mouvement. Alors, fixant intensément ce champ aux couleurs envoûtantes, je me laissai bercer par le faible mouvement du siège engendré par le poids de mon corps. Puis, avant de sombrer totalement dans le domaine des songes, une pensée, dernier vestige de ma lucidité me vint brièvement. Mon épuisement si soudain n'était pas normal.

Assailli d'un étrange et si pesant rêve, mon sommeil ne fut en aucun cas reposant. Devant moi se déployait un long escalier se perdant dans les ténèbres, que je m'efforçais de monter inlassablement, malgré mon incapacité à en déterminer la fin. En regardant autour de moi, l'obscurité paraissait si épaisse que j'avais l'impression de pouvoir la toucher en tendant le bras. Puis, après une interminable ascension, j'arrivai enfin dans une pièce, que je ressentis comme

vraiment immense, elle aussi plongée dans la pénombre. Alors que j'allais avancer, un bruit sourd, provenant de la salle elle-même, me figea sur place. Pris d'une angoisse profonde, je me retournai pour fuir cette antichambre de cauchemar, mais ne trouvai face à moi qu'un mur. Plus aucune échappatoire. Puis je me réveillai en sursaut, trempé de sueur, la respiration haletante. Quelques minutes s'écoulèrent avant que je puisse reprendre le contrôle de ma respiration, et ainsi calmer mon cœur qui tapait furieusement dans ma poitrine. Je me rendis alors compte que j'avais serré le carnet durant tout mon sommeil, si fort qu'il avait profondément marqué l'intérieur de ma main. Jetant un coup d'œil au ciel se parant de dégradés orangés, la lueur du soleil commençant à faiblir doucement, je profitai du temps restant avant la tombée de la nuit pour feuilleter cet étrange recueil de dessins.

À la première page était représenté un vaste marais boisé, parsemé de massives huttes circulaires sur pilotis, composées de planches verticales parallèles, parcourant toute leur surface inférieure. Leurs toits étaient quant à eux de massifs cônes de paille légèrement aplatis, sur lesquels étaient disposés de curieux systèmes de gouttières et d'entonnoirs, probablement utilisés pour collecter l'eau de pluie. Et s'élevant sur une colline dans le fond du croquis se tenant une tour, gardienne silencieuse de ce village de fortune. Des notes, toutes aussi indéchiffrables que celles présentes sur le premier dessin, étaient griffonnées en bas de page, présentant cette fois-ci une calligraphie bien plus assurée. Les pages suivantes reproduisaient le même schéma. La représentation d'un lieu, souvent abandonnée, mais à la topographie toujours différente, accompagnée d'un court texte à l'alphabet anguleux et incompréhensible. Un massif montagneux aux rochers anormalement lisses et au ciel chargé, un archipel aride aux falaises abruptes, ou encore une forêt d'arbres se perdant dans les cieux, et à la clairière abritant un petit village aux rudimentaires habitations de pierre, étaient autant de paysages parsemant les pages du carnet. Et bien sûr, dans le lointain, toujours cette si étrange tour surveillant silencieusement les lieux de toute sa hauteur. Mais la page suivante fut différente. Aucun paysage n'était représenté cette fois-ci, ni même la tour d'ailleurs. Seulement une immense forme sombre, indescriptible, prenant une bonne partie des deux pages. Le trait était brouillon et hasardeux, mais un détail me fit comprendre l'horreur indescriptible que ce dessinateur fou avait tenté en vain de représenter. D'innombrables membres cauchemardesques, extrêmement allongés, étaient rattachées à ce gribouillage psychotique, et frappaient visiblement le sol de leurs extrémités, tels d'ignobles fouets. La terreur que m'inspira ce croquis gribouillé

à la va-vite me fit brusquement fermer le cahier, les mains tremblantes, le souffle haletant. Cette monstruosité vorace, impossible à se figurer, dont l'existence même était horriblement invraisemblable, avait également hanté les pensées de cet autre voyageur. Et à nouveau ce souvenir s'immita insidieusement en moi, me tétanisant. Ma torpeur fut brusquement interrompue par un profond hurlement suraigu au loin. Secouant la tête, je m'aperçus alors qu'il faisait à présent nuit. Et que l'atmosphère était devenue bien plus pesante et glaciale.

À présent aux aguets, je tentai de scruter l'obscurité qui drapait désormais le champ d'en face, lui donnant une allure absolument lugubre. Pas le moindre mouvement. Le vent avait même cessé de caresser ces tournesols aux pétales anormalement grands. Un profond silence régnait à présent, donnant aux environs l'impression d'avoir été figés dans le temps. Cette absence totale de son, hormis l'horrible hurlement d'une chose qui ne pouvait exister, m'oppressait affreusement, et m'inspirait un intense sentiment de suffocation. Difficile d'imaginer que ce lieu aux relents cauchemardesques avait, quelques heures plus tôt, paru si radieux, au point d'envisager y terminer mon existence. Maintenant, son ambiance malsaine et étouffante me rebutait intensément. Je ne saurais expliquer en quoi cet endroit m'inspirait bien plus de dégoût que toutes ces destinations involontaires, que j'avais dû traverser malgré moi. Mais une chose était certaine, et tous mes sens semblaient le hurler à l'unisson, je devais me cacher. La chose à l'origine de ce cri perçant pouvait approcher à tout moment, et mon instinct me suppliait de ne surtout pas me faire repérer, ni même d'entrevoir son éventuelle apparence. Alors, lentement, très lentement, je me levai du siège le plus silencieusement que mon corps meurtri me le permit, agrippant l'un de ses accoudoirs pour l'empêcher de se balancer une fois debout. Puis, traînant les pieds, je franchis le seuil avant de m'empresser de fermer la porte, toujours le plus doucement possible, et de disposer une chaise contre la poignée afin de la bloquer. Reprenant lentement mon souffle pour calmer à nouveau les intenses palpitations de mon cœur, j'entrepris ensuite de fermer les volets de chacune des fenêtres encadrant la porte d'entrée. Ceux-ci étaient relativement lourds, ce qui me força à doubler de vigilance afin d'éviter de les faire pivoter trop vite. Une fois la première fenêtre protégée de l'extérieur, j'approchai de la seconde, et alors que je tirais le premier volet vers moi, j'entrevis du mouvement en face. Quelque chose avançait dans la pénombre, dépassant les immenses tournesols de son imposante stature. Cette silhouette massive me figea quelques instants d'horreur, et alors que je fermais tant bien

que mal le second volet, j’entendis à nouveau, bien plus proche désormais, ce hurlement strident qui me glaça le sang. Quoi que cela puisse être, cette chose allait bientôt sortir du champ, et serait à seulement quelques-unes de ses monstrueuses enjambées de la maison. Canalisant toutes mes forces pour m’arracher à l’intense terreur qui me clouait sur place, je m’empressai de fermer la fenêtre, et de me réfugier dans le fond de la pièce, le plus loin possible de toutes les ouvertures vers ce champ qui me terrifiait tant. Je m’assis ensuite en tailleur, fermant les yeux et me bouchant les oreilles à l’aide de mes mains, et patientai ainsi, espérant faire disparaître cette horreur dont je n’avais pu entrevoir que les monstrueux contours aux dimensions colossales.

A travers mes mains, je pouvais entendre des grattements lourds et hasardeux contre le toit, m’indiquant que la chose avait déjà atteint la chaumière. Malgré la terreur qui me paralysait, je compris qu’elle ne m’avait pas encore repéré. Au vu de la puissance de simples grattements, éventrer le toit ne lui demanderait que peu d’efforts. Aussi m’efforçais-je de contrôler plus que jamais ma respiration, alors que mon cœur paraissait sur le point d’exploser. Des pas lourds, faisant trembler les vitres et la vaisselle dans les placards, contournaient lentement la maison, ponctués d’affreux frottements sur les murs et le toit. Une intense respiration gutturale accompagnait cette lente et affreuse inspection, qui me parut durer une éternité, tant les minutes peinaient à défiler. Rien de ce qui parvenait malgré moi à mes oreilles se rapprochait, ne serait-ce qu’un peu, de tout ce que j’avais connu, même malgré moi au cours de mon étrange voyage. La terreur me faisait suer à grosses gouttes, et il devenait plus que difficile de calmer mon cœur, dont les douloureuses pulsations résonnaient dans l’intégralité de ma cage thoracique. Et même lorsque les pas de l’abomination au dehors s’éloignèrent peu à peu de la maison, il se passa encore plusieurs dizaines de minutes avant que je ne puisse relâcher quelque peu la pression écrasante qu’avait suscité son apparition dans le champ. J’allais commencer à me relever lorsque j’entendis à nouveau, plus loin à présent, cet effroyable hurlement à déchirer les tympanes, me clouant à nouveau au sol, incapable de faire le moindre geste. C’est ainsi que je passai le reste de la nuit, en tailleur dans le fond de la pièce, mes sens à l’affût du moindre bruit à proximité. Mais rien d’autre n’approcha, et un silence de plomb s’installa les deux heures qui suivirent, jusqu’à ce que le chant, à présent familier, d’un oiseau pourtant inconnu, retentisse au dehors. Stupéfait, je me levai avec prudence avant de me diriger vers la fenêtre pour ouvrir les volets. Et me faire éblouir par un soleil anormalement haut dans le ciel. Il faisait déjà jour.

Devant mes yeux s'étendait ce champ d'immenses tournesols aux immenses pétales d'un rouge envoûtant, oscillant faiblement face au vent. L'atmosphère qui régnait à présent contrastait totalement avec le cauchemar qu'avait représenté ma courte mais si intense nuit. C'était comme si la vie était subitement revenue dans ces champs, transportée par cette douce brise qui venait me caresser agréablement le visage. J'inspirai profondément pour remplir mes poumons, profitant pleinement de ce cadre redevenu idyllique. Depuis le coucher du soleil, j'avais constamment eu cette impression de suffoquer, comme si l'air s'était subitement raréfié. Cette grande bouffée d'oxygène parut remettre progressivement mon corps en marche. Et alors que je laissais mon regard se perdre au loin, accoudé à la fenêtre, je repensai à cette forme menaçante, que ce champ si haut n'avait même pas pu couvrir. La lourdeur de ses pas approchant inéluctablement de la maison, l'horrible son de ses grattements contre le toit et les murs alors qu'elle faisait le tour de la chaumière. Mais surtout, ce hurlement déchirant au loin, qui me hantera probablement le restant de mes jours. L'idée que cette chose puisse revenir faire ses immondes inspections chaque nuit me fit intensément frissonner, tant une seule fois m'avait poussé aux limites de ce que ma conscience était à même de supporter. Toutefois, les nuits étaient vraiment courtes en ce monde. Sachant à présent ce qui m'y attendait tapis dans l'ombre, je pourrais prendre les mesures nécessaires pour me barricader bien plus tôt. Et espérer ne plus autant attirer son attention. J'envisageais à présent plus clairement la disparition soudaine des occupants de cette maison. Qu'ils se soient faits prendre ou qu'ils aient volontairement abandonné les lieux, craignant ces nuits effrayantes, cela avait forcément un rapport avec cette horreur, dont la seule forme se découpant dans l'obscurité suffirait à rendre fou. Il semblait que partout où j'atterrissais, la désolation me précédait, offrant des visions d'anciens lieux de vie abandonnés, livrés au temps ou aux ténèbres. Et moi, perdu au milieu de ces immensités, seul, cherchant simplement un moyen de rentrer, où que cela puisse être à présent.

Poussant un profond soupir, je me décidai enfin à quitter cette maison. Rien ne me retenait ici, et je me dis que j'aurais plus de chance avec la suivante, visible depuis la fenêtre, à un ou deux kilomètres à peine. J'entrepris néanmoins de fermer correctement la fenêtre, par habitude, comme si je voulais malgré tout préserver l'état de ce lieu. Après avoir fait un tour des placards et commodes pour vérifier s'ils ne contenaient rien d'utile, je me dirigeai, encore un peu chancelant, vers la porte d'entrée. Son encadrement donnait à l'ouverture des allures de toile aux couleurs chatoyantes, presque surréalistes. Une fois dehors,

je jetai un dernier coup d'œil au fauteuil à bascule, reposant tranquillement à l'ombre de la terrasse. Je remarquai alors que le carnet de dessin y était resté toute la nuit, reposant au milieu de l'assise. Sa couverture usée, dont le contenu m'avait tant intrigué, me rebutait à présent. Mais si un autre hypothétique voyageur involontaire venait à se retrouver en ces lieux, il était important que son regard se pose sur ces croquis aussi fascinants qu'effrayants. Je le sentais. Ce fut alors à contre-cœur que je posai à nouveau mes mains sur ce recueil maudit, le temps de le reposer à la place qu'il occupait avant mon arrivée. Instinctivement, je pressai le pas après l'avoir installé sur la table, à la page ouverte lorsque que je l'avais découvert, avant de fermer nerveusement la porte. Réagir ainsi pour de simples dessins était ridicule. Cette idée m'arracha un léger rictus, alors que je descendais hâtivement les quelques marches du perron. Mon regard se tourna une dernière fois en direction de cette maison, d'où une étrange mais si douce nostalgie se dégageait, avant de s'en détourner définitivement. Il était temps de rejoindre la prochaine.

Deux heures s'étaient déjà écoulées depuis mon départ, et la maison qui m'avait paru si proche lorsque je l'avais observé depuis la fenêtre était encore trop loin pour évaluer le temps restant. Je n'étais arrivé qu'à mi-parcours, et les tournesols venaient à peine de laisser leur place à un immense champ de céréales très proches du blé, à la teinte dorée si caractéristique, mais aux proportions également démesurées. Encore parcouru de douloureuses courbatures, je profitai d'arriver au niveau d'un de ces grands arbres, aux feuilles d'un ocre profond, pour faire une halte à l'ombre. La raison pour laquelle il se tenait debout ici, seul, perdu entre la limite d'un champ à ma droite, et le sentier se prolongeant bien après la chaumière me narguant au loin, m'intriguait quelque peu. Mais j'avais malgré tout besoin de repos, et sa présence se révéla particulièrement salvatrice. Après m'être m'adossé au tronc, j'étendis mes jambes dans l'herbe douce, et dégageai mon visage des mèches de cheveux, légèrement humides de sueur, m'arrivant devant les yeux. C'était infime, mais la température avait quelque peu augmenté, et la marche à mon habituel rythme soutenu n'aidait en rien. Alors que mon regard s'évadait dans les reflets d'or du blé étrangement massif, je massais machinalement mes cuisses, espérant soulager mes muscles endoloris, que le trajet n'avait aucunement épargné. Fermant ensuite les yeux, je profitai de ce tourbillon d'odeurs, à la fois étrangement inédites et agréablement familières, provenant de toutes parts, qui m'apaisèrent profondément. Alors je me pris à nouveau à me projeter dans ce monde, l'incommensurable beauté des environs de jour éclipsant totalement le

souvenir de cette nuit si atroce et éprouvante. Je savais malgré tout que ce sentiment serait de courte durée, et que l'approche de la nuit fera revenir mes craintes les plus profondes, occultant totalement ces moments de flottement devenus si précieux. Le simple fait d'y penser me rappela brièvement l'inquiétante silhouette dépassant des immenses tournesols, avant que ne se referment les volets, me laissant dans l'obscurité étouffante de la maison. Mes pensées torturées furent brusquement interrompues par le souvenir de ce cri perçant, à en déchirer l'âme. Même en tentant de m'en rappeler le plus clairement possible, il m'était impossible de m'approcher de l'horreur qu'il avait suscité en moi, tant il m'avait paru hideusement irréel. Poussant un profond soupir, je rouvris lentement les yeux avant de replier mes jambes, tentant de soulager les douleurs parcourant mes mollets avant de repartir. Puis, m'appuyant sur l'un de mes genoux pour me relever, je me servis de mon autre main pour m'aider du tronc, à l'écorce rugueuse et étonnamment sèche compte tenu des alentours. Mon objectif du jour était encore loin, autant m'y remettre au plus vite. D'autant plus que le temps, encore une fois, paraissait suivre des règles qui m'échappaient totalement ici. Rien ne me garantissait que les journées y soient vraiment plus longues que les nuits. Je devais me hâter si je voulais m'abriter avant le coucher du soleil. D'un pas assuré, je quittai cet abri de passage, et me remis en marche. Le blé défilait à nouveau de chaque côté du sentier, pendant que le soleil continuait sa lente mais inexorable course vers l'horizon.

Le jour commençait déjà à faiblir lorsque j'arrivai enfin à quelques dizaines de mètres seulement de la maison, à l'apparence très proche de celle que j'avais quitté plusieurs heures auparavant. Quelques différences notables me sautèrent néanmoins aux yeux, comme la forme ovale de fenêtres ou le fronton en arc de cercle, protégeant de son ombre une porte d'entrée rectangulaire cette fois. Mais la même nostalgie réconfortante s'en dégagait, malgré ces fenêtres qui semblaient plus que jamais m'observer. Je restai néanmoins sur mes gardes, ayant remarqué que la porte d'entrée était entrebâillée. Son faible mouvement au gré du vent, déjà visible à cette distance, m'intrigua quelque peu. D'un pas hésitant, je parcourus les quelques mètres qui me séparaient du perron, puis gravis lentement les quelques marches menant à une terrasse intégralement vide, avant de me retrouver devant la porte, marquant une pause. Mon cœur pulsa sensiblement plus fort lorsque je poussai le panneau du plat de la main, pour finalement découvrir une pièce moins chargée que la précédente, et encore une fois, vidée de ses occupants. Calmant ma respiration avant d'entrer, je

commençai ensuite mon inspection des lieux, espérant éclaircir un peu la situation.

La première chose qui me frappa fut la mezzanine, occupant la partie supérieure droite de la salle, et accessible par une échelle de bois aux barreaux craquelés. La base de celui-ci reposait presque au milieu de la pièce. Sans doute un couchage supplémentaire, ou bien un espace de rangement. Son emplacement était néanmoins troublant, mais je décidai d'aller vérifier plus tard, une fois l'angoisse de la nuit derrière moi. Juste en dessous se trouvait un lit, très semblable à celui de la maison d'avant. Les draps tendus ne présentaient pas le moindre pli, comme s'ils venaient d'être changés. Le centre de la pièce quant à lui occupé par une grande table circulaire, présentant seulement un vase vide à sa surface. Sur le mur de gauche était accroché un grand cadre, représentant des motifs abstraits aux couleurs froides. Son existence même dans cette maison était incohérente, et jurant complètement avec le reste du décors, rustique et relativement ancien. L'état général de l'entretien laissait néanmoins penser que des personnes s'étaient tenues là quelques secondes plus tôt. À sa droite se tenait un imposant placard, aux portes gravées de ces étranges symboles anguleux, disposés de manière à évoquer les bords d'un cadre. La surface au milieu était pourtant étrangement vide de toute inscription. Le mur du fond était encore une fois occupé par un imposant foyer, aux pierres taillées d'une précision exemplaire. En son centre se tenait une marmite en fonte, au-dessus d'un tas de cendres et de débris de bois calcinés. Un banc rudimentaire était positionné devant l'âtre, et un plan de travail exactement similaire à celui de l'autre demeure était positionnée sur la droite. Le côté gauche était quant à lui occupé par une petite réserve de bois, disposée à la verticale dans une corbeille de cuivre grossièrement forgée. Il semblait encore une fois que l'endroit avait été abandonné, alors même qu'il semblait si bien entretenu. J'en vins à me demander depuis quand cette porte était restée ouverte, puis je me souvins de tous ces instants où le temps avait paru suivre un cours totalement anarchique. La durée si courte de la nuit ou les distances impossibles à évaluer en étaient d'ailleurs un parfait exemple. Cette maison était peut-être vide depuis bien plus longtemps que je ne le pensais.

Après un dernier coup d'œil à l'ensemble des lieux, je me dirigeai nonchalamment vers le banc avant de m'y asseoir en soupirant, fixant à présent le foyer d'un regard évasif. Tout cela n'avait aucun sens. Ces habitations dans un état impeccable mais vidées de leurs occupants, ce temps aux règles me dépassant complètement, ou encore le carnet de dessin, et cette toile, intrigante,

dont un simple regard m'avait inspiré, l'espace d'un instant, un vertige aussi soudain qu'intense. Au-delà de son existence ici, les étranges formes le composant me rappelaient vaguement les improbables masses aux couleurs indescriptibles, constamment changeantes et impossibles à se figurer, au sein desquelles j'avais longuement dérivé. J'en vins à me demander si ce n'était pas ça l'élément que je devais trouver dans cette maison, tant son apparence dénotait totalement avec le reste des lieux. Cela ne pouvait être une coïncidence, surtout en connaissant la nature des croquis que j'avais décidé de laisser derrière moi. Était-ce la même personne qui avait peint et offert la toile aux résidants de cette maison, ou ceux-ci avaient-ils également contemplé ces immensités improbables, flottant indéfiniment dans ce vide aux couleurs impossibles de complexité ? Peut-être même que ce monde était une zone transitoire, un passage inévitable pour ces voyageurs involontaires qui avaient fini par perdre leur raison d'avancer. Mais cette possibilité n'expliquait pas l'abandon total de ces chaumières si réconfortantes, même en prenant en compte l'horreur qui rôdait dans les champs, en partie masquée par les ténèbres de la nuit. Je restai encore quelques minutes assis là, le regard perdu dans les cendres, avant de me décider à aller fermer les volets et bloquer la porte, pour me préparer à l'atroce nuit qui tombait progressivement. Alors que je me dirigeais vers la première fenêtre, je vis du coin de l'œil cette toile énigmatique, qui m'inspirait tant d'émotions contradictoires. Je m'arrêtai pour l'observer plus en détail, mais l'étonnante complexité qui se dégageait de ses formes, en apparence si abstraites et hasardeuses, me donna vite d'importantes migraines, me poussant à en détourner le regard et à prendre appui sur la table derrière moi pour ne pas chuter. Ce tableau était résolument effrayant.

Une fois totalement remis, je retournai fermer les volets de chaque fenêtre, puis la porte d'entrée, que je bloquai par la suite avec une de ces chaises bien trop semblables à celles de l'autre chaumière. Il faisait déjà presque nuit, aussi me dirigeai-je vers le lit, avant de m'y allonger, les deux mains plaquées sur mes oreilles, prêt à affronter ces courtes mais intenses prochaines heures. Quelques minutes passèrent, puis, brisant le profond silence dans lequel était plongée la pièce, je l'entendis à nouveau. Ce hurlement déchirant, parvenant à mes oreilles malgré mes mains fortement appuyées contre celles-ci. La terreur revint, me paralysant totalement. Savoir ce qui m'attendait la nuit n'avait pas suffi à m'y préparer. C'était même pire. Je redoutais à présent l'approche de ses pas lourds, trahissant une taille colossale, ainsi que ses horribles grattements contre la maison, dont je n'avais néanmoins trouvé aucune trace sur la précédente, une

fois le jour revenu. L'attente était insoutenable, et calmer ma respiration pour masquer ma présence me demandait un tel effort que j'avais le sentiment constant d'étouffer. Le temps passa lentement, très lentement, mais cette horreur ne semblait pas approcher. Alors que les minutes peinaient à défiler, je finis progressivement par me relâcher, reposant mes bras le long de mon corps, commençant même m'assoupir, l'esprit un peu plus tranquille. Le silence pesant dans lequel était plongée la pièce en était presque devenu réconfortant, et l'obscurité m'enveloppant semblait me protéger du dehors, si froid et inhospitalier de nuit. À moitié assoupi, je m'enroulai lentement dans les draps, avant de sombrer quelques dizaines de secondes plus tard, exténué d'avoir été si longtemps dans cet état de terreur et d'attente. J'eus alors la sensation de chuter lourdement. Puis, descendant dans d'insondables profondeurs, s'étendait à nouveau devant moi cet escalier enveloppé de ténèbres, que je m'étais efforcé de gravir dans un autre rêve. Ou ailleurs. Tout ceci n'était plus vraiment clair. Il semblait néanmoins que cette fois-ci, je tentais de découvrir où menait l'autre extrémité, si celle-ci existait vraiment. Le bruit de mes pas contre la pierre de ces marches irrégulières et tordues semblait étouffé, comme si le plat de mes pieds rencontrait en réalité une surface molle, semblable à de la mousse. Mes pensées étaient quant à elles embrumées, ne laissant filtrer que ce besoin irrépressible de descendre inlassablement dans l'obscurité. Au bout d'un long moment, durant lequel la descente ne fut rythmée que par le bruit mat et irrégulier de mes pas, j'aperçu peu à peu de longues formes fendant l'obscurité, que je pus bientôt reconnaître. De part et d'autre de celui sur lequel je me tenais s'étendaient d'autres escaliers, plus ou moins proches, s'étendant dans toutes les directions. À mesure que je progressais dans les profondeurs, d'autres se précisèrent. Mon champ de vision fut bientôt parsemé de ces silencieux ensembles hasardeux de marches, se perdant dans l'épaisse obscurité qui cernait cette étrange immensité. Ce fut à ce moment que j'entendis un bruit étrangement familier. Tout d'abord sourd et lointain, il se fit bientôt plus intelligible et semblait provenir de partout en même temps, résonnant désagréablement dans mon crâne. Alors, la structure des marches sur lesquelles je me tenais se fragilisa, et vola subitement en éclats. Je chutai à nouveau dans les ténèbres, incapable de reprendre ma respiration. Avant d'ouvrir subitement les yeux, la respiration haletante, le corps trempé de sueur. Le bois des robustes planches du dessous de la mezzanine me faisait face, à près de deux mètres au-dessus de ma tête. La nuit était enfin passée.

Me redressant tant bien que mal afin de m'asseoir, je m'efforçai par la suite de reprendre mon souffle, encore profondément troublé par ce rêve étrange. C'était le même lieu que la nuit dernière, mais les marches semblaient plonger indéfiniment dans les profondeurs abyssales. Je revoyais encore cet enchevêtrement d'escaliers irréguliers, s'étendant dans toutes les directions, elles-mêmes masquées par l'épaisse obscurité de ces lieux dont j'ignorais la nature. Le sentiment de malaise que j'y avais ressenti avait quelque peu persisté depuis mon réveil. Ce vertige du gigantisme, mêlé à une crainte infondée du noir, où les pires horreurs de mon imagination pourraient y être tapies, attendant que je m'éloigne suffisamment de la lumière pour m'emporter dans ce royaume infini, invisible et froid. Chassant mes sombres pensées, je repoussai en arrière les mèches de cheveux me tombant sur le visage, puis sortis hâtivement du lit. J'ignorais combien de temps s'était écoulé au vu de ces courtes nuits, mais il semblait que j'avais pu récupérer de la nuit d'avant, en dépit de ce cauchemar vertigineux. Me tournant à nouveau vers le lit, je remis en ordre les draps du mieux que je pus, comme pour supprimer les traces de ma présence dans cette maison. Restaurer les lieux comme je les avais trouvés leur conférait un statut presque intemporel. Un vestige d'un autre temps. Cette simple idée m'arracha un léger sourire, sans que je n'en sache vraiment la raison. Une fois le lit fait, mon regard se tourna vers la mezzanine, seul espace encore inconnu de la pièce. Guidés par ma curiosité grandissante, mes pas me menèrent en bas de l'échelle y servant d'accès, et montèrent précautionneusement les barreaux usés, qui émettaient des grincements inquiétants à leur passage. Cette partie de la pièce était manifestement plus ancienne que les autres, et paraissait même ne pas y appartenir à la base. En haut, alignés sur plusieurs rangées et prenant toute la surface de la plateforme, étaient entreposés de grands cadres enveloppés avec soin dans du tissu. Encore plus intrigué, je m'assis sur le peu de place restante entre l'échelle et la première rangée, les jambes pendant dans le vide, avant de me saisir du cadre le plus proche pour l'ouvrir. Le tissu était retenu par une corde de chanvre, serrée et attachée à l'aide d'un petit nœud à double boucle. La tâche fut donc extrêmement simple pour libérer l'objet de son emballage de tissu. Alors que celui-ci glissait lentement, dévoilant son contenu, mes mains manquèrent de peu de le lâcher tant la surprise fut de taille. Entre mes mains se tenait à présent une toile, dont les épaisses formes abstraites et le profond sentiment de malaise vertigineux que je ressentis ne pouvaient être une coïncidence. J'avais entre mes mains un tableau de la même nature que celui fièrement exposé sur le mur de la pièce, et dont la vision prolongée avait été si éprouvante. La réponse à l'un de mes questionnements depuis mon arrivée en

ces lieux se dévoilait enfin. Le peintre fou à l'origine de ces mystérieuses représentations avait résidé ici, dans cette maison. Et la simple pensée que toutes les toiles rangées ici représentassent ces complexes tâches, évoquant le chaotique paysage dans lequel je m'étais abandonné, me glaça le sang. Il était temps de quitter les lieux.

Une fois le tableau à nouveau correctement emballé et fermement serré par la corde, qui s'effritait légèrement entre mes mains, je redescendis doucement l'échelle usée par le temps, avant d'aller ouvrir les volets. La vive lumière du jour filtrait tout autour de chacune des basiques planches de bois, leur donnant un aspect irréel, avant que je ne les pousse contre la façade. Cela m'indiquait surtout que la journée était déjà bien avancée. Le ciel d'un bleu azur m'accueillit alors, accompagné de l'éclat du blé démesuré du champ à quelques mètres de l'entrée. Leur profonde teinte d'or m'éblouit quelque peu avant que mes yeux ne s'y habituent. Comme lors de ma précédente matinée dans l'autre chaumière, je marquai une pause, accoudé sur le rebord de la fenêtre, laissant mon regard se perdre dans ce champ aux céréales curieusement familières. Puis, me redressant, je fermai celle-ci, enfin prêt à partir. Tout en claquant la porte d'entrée, je commençais à accepter l'idée de supporter ces horribles nuits, embrassant complètement ma nouvelle vie ici. Avoir un objectif, même si celui-ci se répétait inlassablement chaque jour, m'évitait de trop me questionner, de trop penser. Cela me maintenait dans le rythme bien défini de cette boucle, dans laquelle je commençais à m'enfermer, faute d'une autre alternative. Les planches craquaient doucement sous mes pas alors que je parcourais la terrasse, laissant derrière moi une autre demeure chargée de mystères. En haut des marches menant à ce sentier à présent si familier, je relevai la tête, puis pris une profonde inspiration tout en fermant les yeux. J'avais tendance à oublier une fois la nuit tombée à quel point ce paysage était apaisant de jour. Je profitai encore quelques secondes de cet instant de paix, puis rouvris les yeux et descendis le perron, prêt à affronter la longue marche avant la prochaine maison.

## Vestige 1.6

Plusieurs semaines s'étaient déjà écoulées, durant lesquelles j'avais fini par arrêter de compter les nuits passées à chercher le sommeil. Parfois dérangé par la monstruosité inspectant ma demeure d'une nuit de ses affreux grattements, souvent assailli par cet angoissant cauchemar me menant toujours plus loin dans les profondeurs. J'avais également fini par arrêter de me questionner sur mon manque d'appétit, que j'avais déjà remarqué au cours de mes précédents voyages forcés. Il semblait que mon corps avait conservé l'exact aspect avec lequel il avait quitté cette clairière baignée par la lumière de la lune, comme si mon organisme s'était arrêté à ce moment-là. Bien que cela me convînt, les premières semaines m'avaient néanmoins parues bien étranges. Seul mon perpétuel manque de sommeil, dû à ces nuits agitées, m'empêchait de pleinement profiter de ces sublimes journées ensoleillées, aux paysages enchanteurs et aux douces senteurs inconnues et reposantes, dont mes sens avaient fini par s'habituer. Et le rythme soutenu avec lequel j'atteignais ma résidence du soir, pour éviter de terminer le chemin de nuit, m'empêchait de dormir de jour, accentuant graduellement ma fatigue. Même si la routine s'était peu à peu installée, et ce malgré l'étrangeté de la situation, je sentais que ma limite approchait dangereusement. Je pourrais supporter deux ou trois nuits supplémentaires ainsi, tout au plus. Si seulement ce cauchemar pouvait me quitter. Ne serait-ce qu'une nuit. Cette pensée me resta en tête alors que je m'allongeais sur ce lit similaire à tous les autres, me préparant à une autre de ces interminables et épuisantes nuits. Le soleil, déjà loin dans l'horizon à mon arrivée, filtrait à travers les volets, laissant sur les murs de minces faisceaux éphémères, d'une douce lumière orangée.

Mes yeux se fermèrent bien avant que ces traînées incandescentes ne s'estompent, laissant place à une nouvelle nuit sans lune, froide et suffocante. Et je me retrouvai à nouveau sur cet escalier aux marches désordonnées, à descendre indéfiniment dans la pénombre, alors que d'autres de ces aberrations architecturales s'étendaient dans toutes les directions, me ramenant à l'anormal gigantisme des lieux. Comme lors de mes précédents passages, les environs étaient désespérément silencieux, et rien ne m'indiquait qu'il existât une destination au bout de ces marches qui n'en finissaient pas. Comme si j'étais condamné à m'enfoncer inlassablement dans les profondeurs, sans le moindre

espoir de m'arrêter, ou même de remonter. C'était peine perdue de toutes façons, je savais déjà ce qui m'attendait là-haut. Ou du moins je me l'imaginai. Cette immense pièce inconnue ne m'était apparue qu'une fois, et plus aucune de mes escapades oniriques ne m'y avaient amené. Seule s'étendait l'obscurité à présent. Et ces escaliers. Alors que je continuais ma sempiternelle descente, une immense forme commença à se dessiner dans les ténèbres, quelques centaines de mètres en dessous, dans le prolongement des marches. Inconsciemment, je marquai une pause. C'était la première fois que quelque chose se présentait à moi, après tant de nuits à errer dans le vide, n'ayant pour seul guide que cet étrange escalier. À mesure que mes pas m'amenaient à cette étrange apparition perçant les ténèbres, les contours se précisèrent, jusqu'à dévoiler une immense porte en métal, encore trop loin pour en déterminer les détails. Quelques minutes plus tard, j'arrivai enfin au pied de cette entrée colossale, arborant deux battants massifs. Et les gravures en son centre frappèrent de stupeur mon esprit, pourtant engourdi par cet état de flottement, que ce voyage onirique avait toujours suscité. J'étais certain d'avoir déjà vu cette porte. Dans un autre lieu, un autre temps peut-être. Cet ignoble serpent aux proportions monstrueuses, dont le regard sondait mon âme alors qu'il se mordait la queue pour former un cercle. Un long moment - que je ne saurais quantifier - passa avant que je ne pusse tirer mon corps de sa torpeur. Une pensée s'imposa alors à moi, s'insinuant profondément dans ma tête. Je devais ouvrir cette porte. Mon corps, agissant de lui-même tel un automate, s'actionna lentement, et je vis mon bras se tendre devant moi, en direction de la jonction entre les battants. Je pus ressentir l'intense froid du métal alors que la paume de ma main entra en contact avec la porte, me parcourant d'un immense frisson. Mais ce que je ressentis après éclipa très vite cette sensation. Dans un affreux grincement métallique, se répercutant partout où l'immensité du vide pouvait le porter, la porte s'ouvrit lentement, très lentement. L'horreur qui s'empara de moi à cet instant fut telle que mes jambes cédèrent sous mon poids, après quelques secondes d'une paralysie étouffante. Mon corps chuta alors en avant. Lorsque j'allais atteindre le sol, j'entrevis une abominable forme sombre s'extirper de l'entrebâillement qui s'était formé, comme un gigantesque bras difforme s'agrippant à l'une des portes afin d'en sortir. Ce fut à cet instant que ma conscience s'éteignit subitement, me laissant ressentir juste avant toute l'intensité du choc contre ces marches difformes. Et je me réveillai, paralysé de terreur, dans l'obscurité étouffante dans laquelle était encore plongée ma demeure d'une nuit.

Ma poitrine me serrait atrocement, rendant ma respiration étouffée encore plus difficile. L'absence quasi-totale de lumière m'oppressait, me donnant l'impression d'être encore piégé dans ce cauchemar insoutenable, tant l'ambiance y était lourde. Calmer ma respiration fut éprouvant et douloureux. Jamais de ma vie je n'avais ressenti une telle suffocation. Une fois que je pus inspirer plus confortablement, je me redressai dans le lit, m'asseyant en tailleur en plein milieu, avant de fixer la pénombre devant moi. Mes pensées étaient encore trop embrumées par ce réveil brutal et l'horreur que j'avais vécu en songe pour parvenir à les organiser. Mais je revoyais malgré tout, très distinctement, cette porte menaçante aux dimensions cyclopéennes, d'où s'était échappée quelque horreur oubliée par les âges. Le simple souvenir de cette vision et ce que j'y avais ressenti me firent intensément frissonner, et mon cœur accéléra à nouveau la cadence. Et cette pesante obscurité n'aidait en rien. Fermant les yeux puis inspirant profondément, je me levai ensuite, tâtonnant dans les ténèbres pour garder l'équilibre. Je me mis ensuite à longer le mur, tout en sondant l'espace devant moi de mes mains hésitantes. Puis, le toucher froid et lisse, caractéristique du verre, se fit bientôt ressentir. Ma main trouva la poignée, qu'elle actionna vivement, dans une impatience évidente de chasser l'obscurité, me rappelant encore trop le vide oppressant cernant ces myriades d'escaliers aux directions multiples. Mais un détail me figea de surprise lorsque je poussai les volets. Un élément si commun, mais dont cet endroit avait fini par me déshabituer. La lune, pleine, à l'éclat presque trop puissant, trônait fièrement dans le ciel, chassant la pénombre qui régnait habituellement lorsque le soleil se perdait dans l'horizon, dans cette bien étrange contrée. Près d'une minute me fut nécessaire pour en détacher mon regard, tant son aura irréaliste m'hypnotisait. Et la crainte repris vite le dessus, sachant ce qui rôdait habituellement dans la nuit. Mais étrangement, la pression ambiante qui régnait habituellement les autres nuits s'était considérablement relâchée à présent, et ce paysage baigné de cette douche lueur pâle donnait presque à l'ensemble une atmosphère onirique. Je sentais au fond de moi que cet astre lointain, à l'apparition autant surprenante que salvatrice, me protégeait en dégageant les lieux. Alors, je ressentis un curieux appel, qui m'évoqua un souvenir à la fois bien lointain et curieusement familier. Quelque chose au dehors s'adressait directement à mon esprit, m'invitant à l'y rejoindre, au-delà de ces champs aux plantations démesurées, sous le regard protecteur de la lune.

La nuit était fraîche, mais empreinte d'une douceur encore jamais ressentie au cours de ces semaines de voyage surréaliste. J'avais déjà fermé la porte de ce

que je sentais être mon ultime lieu de repos dans ces contrées, et progressais à présent dans le champ d'en face. A l'intérieur, la taille colossale du blé me donnait l'impression d'être perdu au milieu d'une étrange forêt, dont les arbres auraient un tronc anormalement mince, terminé par un épi pointant fièrement en direction du ciel. La démesure de ces proportions n'attira toutefois que brièvement mon attention. L'appel était à présent plus précis et insistant depuis que j'avais quitté la maison, et mes pas me menaient d'eux-mêmes vers sa provenance, sans que je ne pusse m'expliquer comment. Ce champ, inondé d'une douce lumière par la pâleur de la lune, semblant m'épier depuis les cieux, s'étendait indéfiniment, et chaque mètre que je faisais était identique au précédent. Le temps passa, jusqu'à en oublier la notion même. J'avais déjà ressenti ça. Le bois aux abords de l'aire de repos. La perte totale de repères. Puis la clairière. Plus aucun doute n'était permis, j'étais maintenant certain de la nature de la chose qui m'appelait sans relâche. Mais quelque chose avait changé. Même la solitude ne suffisait plus à m'accabler d'émotions incontrôlables. Ces moments s'étaient frayés un chemin dans mes songes, prenant une forme que je n'aurais jamais imaginé. Parce que si cela n'était pas simplement la représentation de mes plus noirs sentiments, je souhaiterais ne plus jamais parvenir à trouver le sommeil. Cette seule pensée me renvoya à cette immense et inquiétante porte, perdue dans les ténèbres, abritant une chose que j'espérais ne jamais regarder clairement. Secouant la tête pour chasser de mon esprit l'image trop nette qui commençait à s'y installer, je tentai encore une fois de me concentrer sur le rythme de mes pas, pour éviter de penser. Mes yeux avaient même fini par fixer mes pieds, alors que mon interminable marche continuait, me poussant encore plus loin dans ces plantations d'où aucun son n'émanait.

Ne pas entendre au loin cet horrible cri à glacer le sang avait même quelque chose de déroutant. J'avais l'impression que l'ombre de cette abomination menaçait d'apparaître au-dessus de ma tête à tout instant. Mais, malgré la crainte qui s'était installée, ma traversée se passa sans encombre, hormis le temps qu'elle me coûta. Je fixais toujours mes pieds lorsque le passage parut se dégager subitement, laissant apparaître une surface tapissée d'herbe dense, baignée de la douce lueur pâle de la lune. Je levai les yeux, surpris après ce long moment à errer dans le champ. Et alors je la vis, perchée en haut de sa colline. La tour, d'où l'appel émanait puissamment, se dressant de toute sa hauteur impressionnante. Elle était bien plus grande que toutes celles que j'avais pu croiser au cours de ma pérégrination surréaliste. Son sommet, perdu dans les hauteurs, semblait mener à la lune, qui n'avait absolument pas bougé depuis le

moment où j'avais ouvert les volets. Je restai quelques secondes à fixer cette massive colonne de pierre, hébété par la singularité de son architecture. Ne pas l'avoir remarqué depuis la fenêtre de la maison, malgré la distance, m'intrigua néanmoins, tant sa taille dépassait tout ce que je pouvais me figurer. Mais avant que je ne puisse me questionner davantage, l'implacable appel de cette titanique aberration architecturale redoubla d'intensité. J'arrivai bientôt malgré moi au pied de celle-ci, non sans une pointe d'appréhension grandissante. La chaleur réconfortante qui en émanait ne parvenait à chasser cette impression, à présent bien ancrée en moi.

Je savais au fond de moi où elle souhaitait m'emmener, et j'ignorais si j'y étais vraiment préparé. La résignation que j'avais acquise à ce sujet, lorsque j'avais posé la main sur cette tour perdue au fond de l'océan, s'était grandement étiolée au fil des jours passés ici. Avant même d'arriver à l'aire de repos, j'étais déjà en pleine fuite de ma vie, de mes pensées, de mes souvenirs. Revenir ne ferait que me relancer dans cette boucle infernale, dans laquelle je m'étais enfermé de mon plein gré. Mon cerveau tenta de trouver une échappatoire, mais rien n'y faisait. L'appel était trop intense. Et la nuit s'était dégagée uniquement pour que j'arrive ici, au pied de cette tour grimpant vers les cieux, sous le regard apaisant de la lune. Il était temps de rentrer. Alors, m'allongeant dans l'herbe comme je l'avais fait une éternité auparavant dans cette clairière si lointaine, je fixai longuement la tour se perdant dans le ciel. Son aura de douce chaleur me décontracta progressivement. L'extrême fatigue revint bientôt de plus belle, faisant l'effet d'un violent coup de massue. Et je me sentis partir. Avant que mes yeux ne se fermassent entièrement, j'eus la très nette impression que la tour s'allongeait encore plus vers le ciel. Les étoiles amorcèrent alors une hypnotisante rotation, prenant pour centre le sommet de cet incroyable édifice. Puis je me sentis m'élever lentement vers celui-ci, avant de m'abandonner aux ténèbres de mes songes.

## Vestige 1.7

Le voyage fut bien moins long que les précédents, comme si un tunnel s'était créé entre la contrée que je venais de quitter et mon point de départ, dont j'appréhendais tant le retour. Un tourbillon de couleurs, inconnues mais à présent si familières, m'accompagna tout le long, pendant que je m'élevais toujours plus haut, sans jamais voir autre chose qu'un inquiétant vide. Perdu au centre de cette tornade absurde, et vers lequel j'approchais malgré moi. Mon esprit, embrumé par l'atmosphère qui régnait dans cet irréel couloir de transition, était étonnamment serein, préparé à l'arrivée au pied de la tour où tout avait commencé. Si seulement ce sentiment pouvait durer éternellement. Mais je vis bientôt une lueur loin devant moi se préciser peu à peu. J'étais encore loin, mais les aberrations temporelles, inhérentes à ces lieux étranges, démontrèrent une fois de plus que le concept même de temps n'y avait aucun sens. J'étais déjà sur le point de traverser cette voie à la douce lumière vaporeuse, dont les contours m'étaient apparues ce qui m'avait semblé être seulement quelques secondes plus tôt. Lorsque mon corps passa, son ascension cessa brusquement, et l'obscurité gagna mon champ de vision. Plus aucun son. Ça aussi je m'y étais habitué. Puis le vent me caressa doucement le visage, alors que le monde semblait progressivement se dessiner devant mes yeux. Le ciel étoilé. La lune à son premier croissant. Et une tour délabrée. Le lointain son caractéristique du passage sporadique de voitures sur l'autoroute confirma mes doutes. J'étais rentré. Après tout ce temps à errer dans des paysages désolés et inhospitaliers, j'étais revenu dans ce monde affreusement banal, contraint d'affronter à nouveau le poids de mes souvenirs. Plus rien ne serait comparable à ce voyage, qui avait su m'abreuver de tant de puissantes émotions. Résigné, je respirai lentement, fermant brièvement les yeux, avant de me relever difficilement. Il était à présent temps de reprendre la route.

Mes jambes peinaient à soutenir mon poids, alors que je me tenais au pied de la tour, regardant autour de moi. Le bois m'encerclant était manifestement bien moins dense que la vision que j'en avais eu en arrivant. Je pouvais même apercevoir, à travers les troncs épars, l'étang qu'ils bordaient, ainsi que l'enseigne lumineuse de l'hôtel. Me tournant ensuite en direction de la tour, je remarquai avec surprise qu'elle n'avait rien à voir avec celle qui m'avait transporté à la base. C'était une vieille tour de garde, à moitié délabrée, datant

probablement du début du précédent millénaire. Son architecture était extrêmement commune, et j'avais pu voir ce genre de ruine à de très nombreuses reprises par le passé. Mais son emplacement ici jurait néanmoins avec le reste des lieux, et c'était précisément ce qui m'avait attiré lors de mon arrivée. Aucune inscription ne figurait sur sa surface, et son sommet ne comportait pas de plateforme couverte, aux colonnes magnifiquement ouvragées et au dôme partiellement effondré. Une simple tour. Une question me vint en tête, prenant progressivement plus de place. Avais-je rêvé tout ce que j'avais cru vivre si intensément ? Mon corps ressentait pourtant tout le poids de cet incroyable voyage, et mon esprit était incapable de s'imaginer aussi précisément tous ces lieux explorés. Ou alors était-ce la seule manière qu'il avait trouvée pour fuir mon quotidien et mes peurs. Un flot de pensées m'assaillirent alors, accentuant mon extrême fatigue. S'arrêter à l'hôtel avant de reprendre la route me paraissait être la meilleure solution pour le moment. Je gérerais ensuite mes émotions comme je l'avais toujours fait, une fois que je serais à même de réfléchir correctement. Laisant derrière moi ce curieux édifice, qui restera longtemps gravé dans ma mémoire, je me mis en route.

Mon corps était affreusement lourd, et chaque nouveau pas était sans cesse plus difficile que le précédent, mais l'entrée de l'hôtel n'était plus qu'à quelques mètres. Personne dehors. La nuit devait être relativement avancée. Arrivé devant la porte, je fouillai dans mes poches pour y trouver la clé de ma chambre, puis la poussai doucement avant de me glisser dans l'ouverture. Le couloir était plongé dans l'obscurité, et seules quelques bandes de LED illuminaient faiblement l'escalier face à moi, donnant à l'ensemble une ambiance étrange, que je ne parvenais à me figurer. Après avoir scruté le couloir dans les deux directions, j'avançai vers la première marche, et m'appuyai à la rampe pour tenter de ménager mes jambes pendant la montée. L'arrivée au palier suivant, sur lequel se trouvait ma chambre, fut une véritable torture, tant mes muscles semblaient sur le point de se déchirer à chaque effort. La main encore crispée à la rampe, je me tins immobile un moment, reprenant longuement mon souffle. L'intégralité de mon corps me donnait l'impression d'être parcourue de milliers d'aiguilles brûlantes me perçant la peau, et il était devenu difficile de juste rester debout tant la douleur était intense. Alors, longeant le mur à ma gauche, j'avançai lentement, très lentement, vers l'entrée de ma chambre, avant de l'ouvrir non sans mal, et m'y engouffrer. Dans un dernier effort, je claquai la porte, puis fis les derniers pas me menant à mon lit, sur lequel je m'étais sur le dos de tout mon long, grognant de douleur à l'impact. Ma tête tournait

affreusement, et je sentis ma conscience s'éteindre à une vitesse alarmante. Puis, poussant un dernier soupir, je m'abandonnai complètement à mes songes.

Mon sommeil fut, comme à son habitude, tourmenté de visions de ce monde plongé dans les ténèbres, aux multiples escaliers grotesques flottant dans le vide, et ne menant probablement nulle part. Toutefois, la porte et ce qu'elle refermait ne vinrent pas me tourmenter, et mon corps paraissait même éloigné de tout escalier, dérivant dans ce vide nimbé de pénombre, comme si j'étais à présent devenu un simple observateur. Ma vision était brouillée, m'empêchant de voir clairement la scène, puis faiblit progressivement. Et à mon réveil, seules quelques bribes de ce passage me restèrent, contrairement à mes précédentes nuits, où la probable influence de cet autre lieu m'avait laissé de vifs souvenirs. À travers la fenêtre, de rares passages de voitures se faisaient faiblement entendre, alors que les rideaux laissaient filtrer une vive lumière, m'indiquant que le jour était déjà bien avancé. Me risquant à me relever pour m'asseoir au bord du lit, les douleurs dans mes muscles tirés me firent grimacer, mais je sentis toutefois que mon sommeil les avait grandement atténuées. J'avais probablement eu ma plus longue nuit depuis bien plus longtemps que je ne pusse me souvenir. Il était même plus que probable que plus d'un jour ait passé depuis mon retour, tant ma fatigue physique et psychologique furent extrêmes. En me relevant, je remarquai un détail qui m'avait échappé lors de mon retour dans la clairière. Mes vêtements étaient exactement ceux que je portais lors de mon départ, et non l'étrange accoutrement que j'avais enfilé dans cette ville désolée, perdue au milieu d'un désert de sel et érodée par les pluies marines. D'ailleurs, ils dégageaient fortement cette odeur si caractéristique, m'évoquant de lointains souvenirs d'enfance à la mer. Une profonde nostalgie, mêlée à une indescriptible amertume, m'envahit doucement, me plongeant dans un état de flottement que je ne saurais définir comme agréable. Le flot continu de pensées anarchiques, résultat d'anciens et vivaces souvenirs, d'émotions contradictoires, et de tentatives d'acceptation de cet effrayant mais fascinant voyage, me maintint là, assis au bord de ce lit inconfortable, incapable de m'ancrer à nouveau dans cette morne réalité. Puis le vibreur de mon téléphone m'arracha aux égarements de mon esprit.

Ce son si caractéristique, vraiment commun de nos jours, me parut presque anormal, tant mes oreilles en avaient perdu l'habitude. Sondant la pièce du regard, je l'aperçu enfin sur la table de chevet, probablement posé nonchalamment lors de mon arrivée pour la première fois. Très peu de messages me parvenant en général, j'avais pris l'habitude de ne pas m'en occuper. Cette

tendance avait toutefois commencé à s'inverser ces derniers mois, suite à ma récente ouverture sociale, difficile mais extrêmement gratifiante. Tandis que je tendais la main dans sa direction pour lire la notification, ce que j'y vis sur sa surface me figea de stupeur. Une profonde marque, à mi-chemin entre le tatouage et la scarification, recouvrait tout le dos de ma main. En plus de l'ouroboros, ce serpent enroulé sur lui-même se mordant la queue pour former un cercle parfait, une forme géométrique en son centre, simple au premier abord, représentait une étoile à huit branches. Les liaisons entre les points étaient clairement dessinées, ainsi qu'un octogone les entourant, le tout fermé par un anneau parcouru de symboles curieusement familiers mais indéchiffrables. Et enfin, perdu au milieu de cet empilement de formes, se tenait un unique point d'un noir profond. On aurait dit un monstrueux œil m'épiait froidement dans le silence de ma chambre. Il m'était totalement impossible de déterminer à quel moment, et surtout comment je m'étais retrouvé avec cette représentation ésotérique d'une perfection glaçante, malgré l'horrible façon dont ma peau avait été marquée, impliquant une intense souffrance. Les éléments constituant cet affreux tatouage semblaient reconstituer une terrible vérité dont le sens profond m'échappait totalement. Mais j'avais malgré tout cette intense impression de détenir dans ma chair une connaissance jusque alors insoupçonnée. Accablé par le poids de ces questionnements, je restai un long moment les yeux rivés sur ma main, plongeant mon regard dans la noirceur si dense de ce point pourtant anecdotique au premier regard, surtout par rapport au reste. Je sentais une attraction progressive à mesure que mon attention restait fixée dessus. Puis une nouvelle vibration me ramena à la réalité.

Sur l'écran du téléphone s'affichait un rappel d'évènement en notification, accompagné d'autres similaires, visiblement passés. Chacune faisait référence à un lieu de passage prévu pendant mes vacances, une ville associée à un lien que j'avais tissé à distance. Mais un autre détail me troubla profondément. Il restait seulement deux jours des deux semaines initiales que j'avais posées, alors que la première arrivait à peine à son terme lors de mon arrivée ici. Et quelques messages se mêlaient à ces rendez-vous manqués, ces promesses non tenues. Mes émotions peinèrent à se contenir à leur lecture. Pas un seul ne me mettait en tort. Seule était clairement énoncée une sincère inquiétude, accompagnée de demande de nouvelles. Moi qui avais toujours craint la déception, au point de paraître le plus invisible possible aux yeux de tous pendant de nombreuses années, j'avais enfin trouvé un semblant de place dans ce monde. Celui-là même que j'avais tant voulu fuir et oublier de tout mon être. Et même si mes tourments

reprendraient à mon retour au bureau, je ressentis à ce moment une émotion à laquelle j'étais d'ordinaire si peu habitué. C'était probablement ce qui se rapprochait le plus du bonheur. Une douce vague de chaleur réconfortante m'enveloppa le corps, chassant par la même occasion toute pensée relative aux sombres horreurs tapies au cœur de ces mystérieux mondes disparates, dans lesquelles mon cerveau engourdi avait commencé à se perdre totalement. A ce moment précis, j'étais serein. Comme très peu de fois je l'avais été au cours de ma vie.

Tout en descendant l'escalier menant à la réception de l'hôtel, une interrogation me vint en tête. Le temps avait-il réellement passé depuis mon départ, ou avais-je dormi bien plus longtemps que prévu ? Bien que mon corps eût grandement récupéré, j'avais toutefois gardé en mémoire l'extrême douleur ressentie, transformant le chemin jusqu'à ma chambre en véritable torture, tant physique que psychologique. Mais même en prenant cette difficile épreuve en compte, dormir plus d'une semaine me semblait bien trop irréaliste. Et avoir vécu plusieurs semaines dans un milieu où le temps semblait complètement flexible m'avait quelque peu écarté de ses lois immuables. Peut-être que ce voyage improbable n'avait finalement duré qu'une semaine. Et plus je tentais de m'en remémorer précisément son entièreté, plus mes souvenirs étaient flous, imprécis, improbables. Tel un long rêve s'égrainant dès le réveil. Je le savais pourtant, j'avais bien été transporté hors des affreusement ternes limites de ce monde, et la très nette marque sur le dos de ma main gauche me le prouvait d'autant plus. Alors que je payais nonchalamment les nuits supplémentaires, que je n'étais pourtant pas sûr d'avoir passé dans ma chambre, ces questions se bousculèrent dans ma tête, perturbant légèrement ma profonde quiétude. Désireux de conserver cet état si salvateur, je me concentrai intensément pour chasser ces idées de ma tête, puis traversai le hall d'un pas calme mais décidé, avant d'actionner la poignée de la porte d'entrée. Une douce brise m'accueillit alors, tandis que le soleil, déjà haut dans le ciel, m'inondait de lumière. C'était une belle journée d'octobre. Comme lors de mon arrivée. L'esprit à présent tranquille, je fermais les yeux tout en levant la tête, respirant profondément de cet air familier mais étonnamment si vivifiant. C'était vraiment une très belle journée.

Avant de reprendre la route, et désireux de profiter encore de cet agréable état dans lequel je me trouvais, je décidai de m'arrêter manger au restaurant. Et au-delà de ça, j'avais extrêmement faim. Bien que le souvenir de mon malencontreux voyage fut déjà étioilé depuis mon départ de ma chambre, une

très vive impression restait malgré tout bien ancrée. À aucun moment je n'avais eu à manger, comme si mon corps avait transcendé ses propres besoins. Seule la fatigue avait subsisté, et m'avait même maintes fois assailli, me contraignant à marquer une pause dans mon exploration involontaire. Comme un étrange rattrapage de cette longue et douloureuse phase, dont je m'étais extirpé de justesse avant d'opérer de nombreux changements dans ma vie, pour que de tels événements n'aient plus cet impact dévastateur sur mon moral. Ou tout simplement pour fuir mes souvenirs. Une voix face à moi me fit sursauter, m'indiquant que je m'étais à nouveau perdu dans mes pensées. J'étais déjà arrivé à l'accueil du restaurant. Et le serveur me toisait à nouveau de son regard impatient, empreint de ce que je décelai être du mépris. Après m'être excusé d'un air gêné, je le suivis jusqu'à ma table, avant de m'y asseoir, scrutant nerveusement les lieux. Heureusement, la salle était à nouveau presque vide. Malgré la banalité de ce restaurant, être assis là semblait vraiment étrange, comme si je n'y étais pas à ma place. Après tout ce temps à errer entre les mondes, perdu dans des terres désolées vidées de toute présence, tout du moins amicale, revenir ici me paraissait au final bien plus étrange qu'une mer se substituant au ciel. Mais outre ce profond sentiment de décalage, quelque chose ici perturbait mes sens, me mettant malgré moi en alerte. J'avais déjà ressenti cette insidieuse peur irrationnelle, dont l'intense pression balayait tout sérénité, même celle que j'avais acquise grâce à ce que représentaient pour moi les messages sur mon téléphone. Ce sentiment ressenti à l'approche d'une certaine porte colossale en fer, aux doubles battants munis de solides anneaux, et gravée d'un symbole bien trop semblable à ce sinistre tatouage sur ma main. Un intense frisson me parcouru l'échine, alors que mes observations devenaient plus agitées. Et alors, du coin de l'œil, à seulement quelques mètres de moi, je le vis. Cet homme, à l'imperméable usé et au regard fou. Et cette fois-ci, celui-ci était directement tourné vers moi. Un très large sourire se dessina à travers sa barbe hirsute, fendant son sinistre visage. L'extrême malaise qu'il dégageait me cloua sur place, le regard perdu dans le sien. Puis, conservant la même expression, cet effrayant étranger retroussa sa manche gauche pour dévoiler sa main, qu'il me présenta dos en avant. Son grotesque sourire s'élargit encore à la vue de mon expression horrifiée. Là, sous mes yeux, sur le dos de sa main, était représenté un tatouage, terni par le temps, mais dont les motifs si caractéristiques me glacèrent le sang. Je possédais exactement le même.

Aucun souvenir ne subsistait de mon départ du restaurant, ni même de mon arrivée dans la voiture. Mais une chose était sûre à présent, le bonheur en ces

lieux ne me serait plus permis. La profonde terreur ressentie à la vue de cette marque similaire à la mienne s'était par la suite mue en un sinistre appel, que je ressentais à présent dans chaque parcelle de mon corps. Ma place ne pouvait plus être ici. Et bien que cette réalité me terrifiât, il m'était totalement impossible d'y résister. Une chose était néanmoins certaine, je n'avais plus rien à faire sur cette aire d'autoroute. Le morbide dessein de ce dément était à présent assouvi, bien qu'il n'ait servi que d'intermédiaire, et je me devais de suivre le signal, où qu'il pût me mener. Jetant un nouveau regard à ma main gauche, l'impression d'être épié par ce serpent se faisait à présent plus intense. Son regard, d'une indescriptible violence, était posé sur moi, engendrant une légère pression dans mon crâne. Ne souhaitant pas l'intensifier davantage, j'en détournai vivement mon regard, puis remis mes lunettes de soleil, prêt malgré moi à quitter les lieux. Le moteur vrombit lorsque que j'actionnai la clé. La musique s'activa à son tour, enjouée et survoltée, complètement adaptée à cette magnifique journée ensoleillée. Et enfin, je repris la route, rejoignant cette voie rapide anormalement vide. Les kilomètres recommencèrent à défiler, doucement, puis indéfiniment. Le soleil, haut dans le ciel, m'inondait d'une chaleur presque estivale. Et résonnant dans ma tête, l'écho d'un lugubre appel se faisait ressentir loin vers l'horizon. La journée commençait parfaitement bien.